

N° 9 - 20 DÉCEMBRE 1928

CINÉMONDE

CARMEN BONI
LA VEDETTE
DE "QUARTIER LATIN"
D'APRÈS
MAURICE DEKOBRA



2 frs

CINÉMONDE
PARAIT LE
JEUDI

Directeurs :
GASTON THIERRY & NATH IMBERT

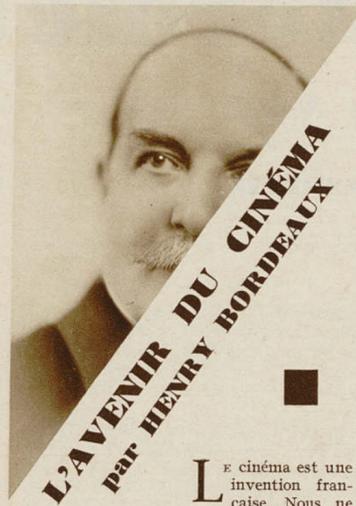
NOËL



Bébé Daniels prépare son arbre de Noël

*Joyeux Noël pour nos charmantes
lectrices et nos amis lecteurs*

CINÉMONDE



L'AVENIR DU CINÉMA
par HENRY BORDEAUX

Le cinéma est une invention française. Nous ne devrions nous laisser dépasser dans son exécution, ni par l'Amérique, ni par l'Allemagne.

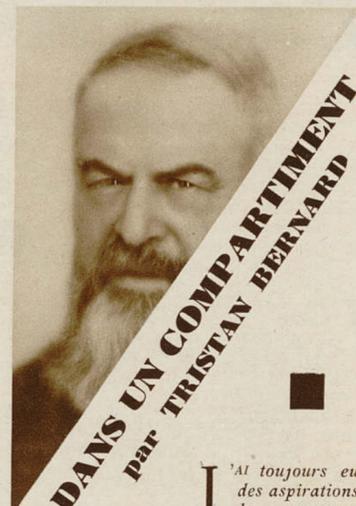
Le cinéma avait commencé par la fantaisie (*Un Voyage dans la lune; Le Rêve des Fées*, etc.). Il a continué par le réalisme et voulu atteindre les extrêmes limites de la réalité soit sur la terre, soit en elle; soit dans la mer ou dans l'air. Alors furent perfectionnés les moyens techniques. Aujourd'hui, la recherche de ces procédés techniques est orientée du côté de la couleur et du relief. Pour le mouvement on a déjà atteint des prodiges.

Ce nouvel art, qu'on a cru issu du théâtre, où l'on a vu un danger pour le théâtre, ne peut nullement se confondre avec le théâtre. Le théâtre est dialogue, le théâtre est parole, action et analyse mêlées. Le cinématographe n'a pas la parole à sa disposition, et même il arrivera à user de moins en moins de l'explication des titres. Il est mouvement et image. Il dispose de l'espace et du temps.

Il se rapproche de la musique et de la poésie beaucoup plus que du théâtre ou du roman (bien qu'il ait plus de rapports avec le roman dont le champ est pareillement vaste, et il le sent si bien qu'il recherche pour ses adaptations des romans de préférence à des pièces. C'est qu'il peut interpréter le souvenir et le rêve, le passé et le mystère. Le monde des idées est réservé aux intellectuels et aux savants, mais le monde des images est ouvert à tous. La plupart des hommes pensent, se souviennent, rêvent, désirent, aiment, haïssent sous forme d'images. Et l'image, c'est le cinéma. Il peut rendre à peu près tout ce que contient la vie humaine. Et comme la musique, il est universel.

Par là, il est accessible à la poésie, à la légende (v. les films suédois), à l'épopée (v. *Verdun*), au lyrisme même. Mais c'est par la valeur du scénario qu'il faut commencer. Le film américain, quelle que soit sa technique, est arrêté par cette infériorité du scénario. Il s'agit aujourd'hui de créer des scénarios susceptibles de mettre en mouvement des sentiments généraux, nécessaires, humains, qui puissent rassembler des publics de tous pays, et ce caractère universel n'est-il pas précisément le caractère de notre littérature?

HENRY BORDEAUX.



DANS UN COMPARTIMENT
par TRISTAN BERNARD

J'ai toujours eu des aspirations de voyageur, d'aventurier intrépide et des goûts irrédûciblement casaniers.

Grâces soient rendues au Cinéma, et vive Cinémonde, un de ses magnifiques hérauts! Je fais désormais, sans me déplacer, de splendides voyages.

TRISTAN BERNARD.

Je ne sais plus si j'ai publié cette histoire. En tout cas, je l'ai racontée souvent à des amis. C'est un des grands souvenirs de ma vie, ou plutôt c'est un petit souvenir de rien du tout, qui brusquement a grandi, et à qui la suite des événements a donné une importance considérable.

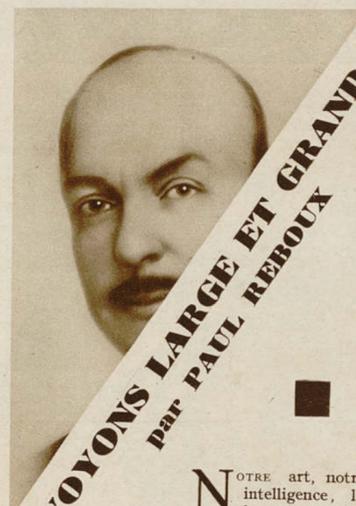
Il y a bien plus de trente-cinq ans, je voyageais dans le Dauphiné... J'étais dans un compartiment de chemin de fer, en compagnie de messieurs qui m'étaient inconnus. Mais j'entendis que l'on appelait l'un d'eux « Monsieur Lumière ». Je le regardai du coin de l'œil, car ce monsieur, que je n'avais jamais vu, était déjà célèbre.

On parlait du kinétoscope d'Edison. J'avais déjà fait connaissance avec les appareils de ce nom. Dans une petite boutique de la place de l'Opéra, on en exposait quelques-uns. Les visiteurs mettaient une petite pièce de monnaie dans une fente et voyaient se dérouler une suite d'images animées. Je ne me rappelle plus si on tournait une manivelle, ou si l'introduction de la pièce de monnaie mettait d'elle-même en marche un mouvement d'horlogerie... (Ne me demandez pas trop de détails techniques : ça n'a jamais été ma spécialité.)

M. Lumière prit alors la parole, et dit à ses compagnons de voyage : « Je vais lancer prochainement une de mes inventions, qui s'appelle le Cinématographe ».

Je ne fus frappé, à ce moment, que par l'étrangeté de ce mot. Je reconstituai peu après sa formation, en consultant le petit enfant que j'avais été jadis, et à qui on s'était efforcé d'apprendre le grec. *Cinématographe!* Comment arriverait-on à lancer une invention affublée d'un nom pareil, que personne ne retiendrait, un nom à coucher dehors, hors de la mémoire?...

Voilà comme on est bon prophète! Il est vrai que le cinématographe, qui s'est triomphalement imposé, n'a pas gardé son nom, et qu'on le désigne par des diminutifs, comme un ami familier...
TRISTAN BERNARD.



VOYONS LARGE ET GRAND
par PAUL REBOUX

NOTRE art, notre intelligence, la beauté et l'élégance de nos femmes sont, dans le monde entier, d'un prestige incontestable.

Comment se fait-il que nos films cinématographiques ne passent pas aisément les frontières? Il faudrait, pour répondre à cette question, plus de place que celle dont je dispose ici.

Cette impuissance vient d'abord, je crois, de notre défaut de confiance dans notre prestige mondial. Si nos films mettaient mieux en valeur la beauté de Paris et celle de la France, peut-être les estimerait-on davantage.

Puis, nos scénarios manquent de mouvement. Ils sont trop psychologiques et pas assez actifs. Notre mise en scène est longue et traînante.

Les vedettes de chez nous manquent de jeunesse et d'éclat. Il est vrai que lorsqu'elles sont d'une exceptionnelle beauté, l'Amérique nous les confisque. Mais ne nous appartiendrait-il pas d'en rechercher sans cesse de nouvelles parmi tant de jolies Françaises? Au lieu de cela, notre erreur est la même que celle des directeurs de théâtres. On n'accorde la première place qu'à quelques protégées de metteurs en scène ou d'administrateurs, à quelques personnes tenaces parvenues à la renommée, non par le choix, mais par l'ancienneté.

Nos comédiens de l'écran manquent de naturel, et leur attitude évoque une diction pompeuse et des « effets ». Ils ne donnent pas, comme les comédiens américains, l'impression d'avoir été choisis dans la foule, et de ne paraître en scène qu'à titre exceptionnel.

Mais ce sont là des faiblesses qui ne sont pas graves, car elles commencent à devenir conscientes.

Ce qui est grave, c'est que nous appliquons, dans les choses du cinéma, ce principe d'économie qui nous caractérise, hélas! trop souvent. Nos grands financiers n'ont pas encore compris que le cinéma pouvait être une bonne affaire quand on savait voir large. Et nos éminents capitalistes ne s'intéressent trop souvent aux entreprises cinématographiques que pour des raisons sentimentales.

Voici pourtant le moment où le cinéma français pourrait connaître en fin une magnifique diffusion. Les Américains se lassent des aventures de cow-boys. Ils cherchent du nouveau. Ils en trouveraient chez nous.

PAUL REBOUX.



La Pastorale

Conte de Noël

par

Pierre Lazareff



Le père Noël, ce jour-là, avait un petit sourire malicieux.

Il s'était fait, le matin même, tailler sa barbe de girre avec soin, par le coiffeur céleste.

Sautillant de nuages en nuages, avec une légèreté qu'on n'eût pas cru que son âge lui permit encore, le Père Noël arriva bientôt près de l'endroit où reposent les Rois Mages.

Pour les surprendre, il se cacha derrière une colonne atmosphérique. Les Rois Mages étaient là, sages comme des images :

— Coulou! coulou! fit le Père Noël sans se montrer et pour attirer leur attention.

Une des têtes couronnées se tourna et aperçut le Bonhomme :

— Toujours enfant alors, fit Sa Majesté!

— Que voulez-vous, fit le Père Noël en s'excusant, à force de les fréquenter!... Mais il ajouta presque aussitôt :

— Trêve de plaisanterie! Je viens vous soumettre un projet sérieux. Perclus par les rhumatismes sur mon lit de nuages, je n'ai pu, ces dernières années, descendre moi-même sur la terre afin de distribuer mes jouets, de cheminée en cheminée. Mais, me voici regaillard et je veux reprendre ces tournées interrompues depuis si longtemps.

Je vous propose une chose, Messieurs: Descendez avec moi et comme je crains d'avoir un peu de mal à me remettre au courant, descendons, si vous le voulez, un ou deux jours en avance.

— C'est, dit un des Rois Mages après avoir consulté les autres du regard, que nous ne demanderions pas mieux, mais on nous a dit que sur la terre les hommes n'aiment plus beaucoup les rois.

— Bah! répondit le Père Noël, on n'aime peut-être plus beaucoup les rois mais on a jamais tant adoré les

mages, ça fait compensation! Les Rois Mages avaient toujours cherché à faire plaisir au Père Noël, ils firent comme les nègres: ils continuèrent, et le voyage projeté fut décidé pour le lendemain.

Quand, à sept heures du matin, Cassenoisette, l'assistant de Daniel Serge, le célèbre metteur en scène — idole des foules et terreur des commanditaires — rencontra, rue Caulaincourt, un groupe composé d'un veillard à barbe blanche, vêtu d'un long manteau de lin et portant sur ses épaules une hotte pleine de jouets, suivi de quatre noirs, dont l'un était monté sur un âne, et tous affublés de riches manteaux et de couronnes d'or auréolant leurs têtes.

Cassenoisette crut qu'il rêvait. Mais il eut vite fait de se rendre à l'évidence et, croyant comprendre tout à coup, il éclata de rire :

Pressant le pas, il rattrapa le groupe singulier et se tournant vers le veillard il s'exclama :

— Eh bien! mes « potes », vous n'avez pas peur! Vous confondez la Noël avec le Mardi Gras. Vous auriez quand même pu attendre d'être au studio pour vous maquiller. Moi, personnellement, je m'en fiche, mais si Daniel Serge avait vu ça, lui qui a honneur qu'on sorte les costumes des loges, surtout par ces temps de neige, qu'est-ce qu'il vous aurait passé!

Le Père Noël — car le veillard, c'était lui — regarda Cassenoisette avec une légère surprise. Les Rois Mages s'arrêtèrent, celui qui était monté sur son âne en descendit et le Père Noël, avec une exquise politesse, prit la parole :

— Messieurs, nous ne comprenons pas très bien ce que vous nous dites, et pourtant nous connaissons toutes les langues du monde. A dire vrai, nous sommes un peu dépaysés: nous venons du Ciel.

Cassenoisette grogna :

— Ah! vous figurez aussi dans les boîtes de nuit. C'est rien de bon pour le travail de matin: on est fatigué pour « tourner ».

Imperturbable, le Père Noël continua :

— Puisque le hasard a voulu que nous atterrissons sur ce point et que vous soyez la première forme humaine que nous apercevions, veuillez nous indiquer l'endroit où nous pouvons nous rendre avec profit.

— J'y vais justement, répondit Cassenoisette qui croyait avoir compris. Suivez moi donc.

Daniel Serge était dans une forte colère :

— Quels imbéciles! quels imbéciles!

Cinématographique

hurlait-il dans un porte-voix afin de s'entendre mieux crier lui-même. Comment pourra-t-on tourner les scènes bibliques avec des imbéciles pareils! qui ne connaissent rien à rien.

Un petit journaliste qui se trouvait là s'approcha :

— Mais qu'est-ce que vous avez donc M. Serge?

Je dis hier: « On tournera entre le bœuf et l'âne » et ce matin on m'amène le figurant Lebœuf et Georges Lannes! ».

L'éclat de rire qui accueillit cette révélation eut le don d'exaspérer un peu plus Daniel Serge.

La colère le reprit, il éclata: « Je respecte la vérité historique moi, je tourne mes scènes de Noël le jour de Noël, moi, si Cassenoisette n'arrive pas ici dans cinq minutes avec les figurants que je lui ai demandés pour les rôles du Père Noël et des Rois Mages, hurle Daniel Serge, c'est bien simple, qu'il prenne ses cliques et ses claques et que je ne le revoie plus!

Le petit journaliste, qui avait entendu ces imprécations et qui était un ami de Cassenoisette, se précipita dans la rue pour aller prévenir celui-ci de la fureur de son patron.

Il avait à peine fait quelques pas qu'il rencontra le curieux groupe formé par l'assistant, le Père Noël et les Rois Mages.

— Ah! ça tombe bien, s'écria le jeune reporter, tu as trouvé ce qu'il faut. Heureusement, car Daniel Serge est dans une rogne contre toi!

Cassenoisette se garda bien de dire que seul le hasard lui avait fait rencontrer ces figurants improvisés.

Où, j'ai déniché ces gas-là après m'être donné bien du mal. Je les ai amenés tout maquillés pour que Daniel Serge se rende compte tout de suite.

Mais on arrivait devant la porte du studio. Les artistes arrivaient de toutes parts et faisaient cercle autour des nouveaux venus.

Très fier, Cassenoisette dit à ceux-ci d'un petit ton autoritaire :

— Suivez-moi, messieurs.

Et, les précédant, il pénétra, sûr de son effet, dans le studio.

Les « sunlights » et les « Jupiter » éclataient de lumière et ronronnaient.

Un peu de chaque côté, les opérateurs braquaient leurs appareils, tandis que Daniel Serge monté sur une tribune inspectait l'immense salle de son œil inquisiteur. Soudain, il vit arriver Cassenoisette et ses nouveaux amis.

— Ah! vous voilà, s'écria-t-il. Mais, bougre de bougre, qu'est-ce qui vous a dit de faire maquiller vos figurants?

Quatre à quatre, Daniel Serge descendait de son perchoir et s'approchait du Père Noël et des Rois Mages.

Le bras tendu vers eux et prenant toute la salle à témoin, il se lamentait :

— Non, mais regardez-moi ça! Mais, ce n'est pas ça du tout, messieurs. Regardez-moi ce Père Noël pomponné, coquet, qui semble sortir d'un écrin, de quoi a-t-il l'air, ce Père Noël! Et les Rois Mages! ce ne sont même pas de vrais noirs, on voit qu'ils se sont passés un coup de cirage, ils se sont habillés en copiant des images d'Epinal. Tenez, il n'y a que l'âne qui est bien.

Et, prenant Cassenoisette par les épaules :

— Dites-moi, mon ami, est-ce que ça va durer longtemps? où avez-vous été me dénicher ça? qu'est-ce que c'est que ces cocos-là?

Comme Cassenoisette restait muet, le Père Noël voulut répondre pour tous :

— Qui je suis, monsieur, je suis le Père Noël et ces messieurs sont les Rois Mages. Vous souriez et pourtant c'est l'exacte vérité.

« Tenez, s'il y a un enfant ici, il saura me reconnaître. Je crois que j'en aperçois un là-bas... »

« Viens mon petit, viens ».

C'était le gosse de la concierge du Studio. Il s'approcha, attiré par les jouets qu'il voyait sortir de la hotte.

— Qui suis-je? demanda, paternel, le bonhomme Noël.

Le petit garçon le regarda.

— Je ne sais pas, monsieur.

— Comment, tu ne me reconnais pas? Mais je suis le Père Noël.

Le gosse éclata de rire et s'enfuit.

Quelques instants après, le Père Noël, les Rois Mages et Cassenoisette se retrouvaient sur le trottoir en face du studio.

— Mince alors, fit l'assistant, vous voyez ce qui m'arrive par votre faute, je suis mis à la porte et je n'ai pas d'autres engagements.

J'ai une femme et deux gosses et l'hiver commence. Ça va être dur.

Alors le Père Noël, ému, lui dit :

— J'irai ce soir vous rendre visite et j'espère arranger les choses.

— Ça va, ça va, dit Cassenoisette, ce n'est pas le moment de rire.

— Tiens, répliqua le Bonhomme, puisque tu ne veux pas me croire, fouille dans ma hotte et prend à ma gauche ce portefeuille garni d'argent. Il est pour toi.

Cassenoisette, par acquit de conscience, fouilla... trouva un portefeuille sur lequel il y avait écrit en lettres dorées: Cadeau du Père Noël et à l'intérieur duquel se trouvaient des dollars tout neufs.

Alors la conviction de l'assistant fut ébranlée :

— Est-ce que tu es receleur? dit-il.

Les négros font partie de ta bande? Une idée géniale lui vint et, sortant une photo de sa poche :

— Qui est-ce? interrogea-t-il, en la montrant au Père Noël; celui-ci après l'avoir examinée la lui rendit en disant: « Je ne sais pas ».

Alors, froidement, Cassenoisette, boutonnant son pardessus: « Reprends ta galette, je ne veux pas d'histoire avec la police, moi, je te montre la photo de Lionel Salem et tu ne reconnais pas le Christ, mince alors! et, très diègne, il s'éloigna à grandes enjambées, tandis que le Père Noël et les Rois Mages consternés décidaient de redevenir invisibles pour continuer leur tournée puisqu'il leur était impossible de vivre en 1928 la la rie saugrenue des habitants de la terre.



LA MARCHÉ NUPTIALE

Nous allons voir revivre à l'écran la pièce célèbre d'Henri Bataille, interprétée par deux artistes d'élite : Louise Lagrange et Pierre Blanchar, qui furent sacrés cette année princesse et prince du Cinéma.



Olga Day.



Pierre Blanchar est un remarquable artiste de composition : il contemple avec une expression inimitable ses doigts tachés d'encre.
(En bas et à gauche) Louise Lagrange et Pierre Blanchar sont entrés véritablement dans la "peau" de leur rôle fertile en nuances.



de musique. Avec lui, elle s'enfuit de sa famille. Les deux amants vivent dans une triste mansarde et subsistent grâce à une place de caissier que lui offre Roger Lechatellier, le mari d'une amie de Grace. C'est la médiocrité, presque la misère. Et chaque jour cette misère est en contact avec l'opulence de Lechatellier. Celui-ci s'éprend de Grace, qui ne reste pas insensible.

Et le drame éclate : Claude, qui veut offrir un piano à Grace, puise dans sa caisse ; le vol est découvert. Meurtrie, Grace s'enfuit dans le luxueux château de Lechatellier... Un soir, comme un orchestre joue la *Valse d'Amour*, elle se laisse aller dans les bras de Lechatellier, puis, affolée, s'enfuit. Elle retourne auprès du misérable Claude, lui demande de jouer cette *Valse d'Amour* qui l'a grisée et, tandis que la mélodie la berce, elle cherche dans la mort le repos et l'oubli.

De ce drame, M. André Hugon a fait un film émouvant et puissant, aux photographies sobres, aux décors simples et comme imprégnés de l'état d'esprit des personnages qui y évoluent.

L'interprétation n'est pas au-dessous de la réalisation. M. André Hugon s'est adressé, pour les deux principaux rôles, au prince et à la princesse du Cinéma, Pierre Blanchar et Louise Lagrange, noms auxquels point n'est besoin d'ajouter une épithète flatteuse. Auprès d'eux, Paul Guidé compose un jeune industriel à la figure énergique mais qui sait s'attendrir, et Olga Day, une femme du monde de la plus belle tenue.

En résumé, André Hugon, qui, en même temps que metteur en scène, est le producteur de ce film, a bien mérité du cinéma français, ainsi que la Paramount, qui a distribué cette belle œuvre.

Paul Guidé est un amoureux qui a de la "branche".

Les Enfants et le Cinéma

par

MARY PICKFORD

CE qui fait que les enfants m'aiment ? Je peux seulement dire que c'est parce que je le leur rends bien. Toujours, je les ai adorés ; depuis le temps où, toute petite, j'étais actrice dans une compagnie théâtrale de Toronto, j'ai considéré qu'ils étaient mes frères et mes petits camarades.

Je crois que la raison pour laquelle mon mari, Douglas Fairbanks, est en telle faveur auprès des enfants, c'est qu'il a lui-même l'esprit d'une éternelle jeunesse. Sur l'écran, il laisse apparaître l'enfant qui dort en chaque homme.

Quant à moi, je ne peux oublier que je dois ma réputation pour une grande part aux enfants qui sont déjà de la dernière génération. Ce sont eux qui m'ont « découverte ». C'est leur argent de poche et leurs applaudissements qui sont à la base de ma popularité... Ma petite nièce a dix ans ; elle adore lire « Petites femmes » et « Les livres du petit Colonel ». Elle aime aussi les histoires d'enfants de Mary Roberts Rinehart. J'ai souvent pensé qu'elles pourraient être filmées, bien qu'elles soient plus sévères que les autres, mais elles pourraient être adaptées à l'esprit enfantin.

Voyez-vous, je crois que ce serait une grande faute si les films devenaient trop subtils pour l'entendement d'un enfant d'intelligence moyenne. Je suis fermement convaincue que du moment où les films n'attirent plus les petits, ils sont condamnés au point de vue distraction. Après tout, c'est le cinéma de famille — le cinéma du samedi soir, si vous voulez l'appeler ainsi — le cinéma où papa et maman mènent les gosses, qui est le soutien de l'industrie du film.

Il y a toujours un public qui demande des films propres et sains où se répartissent agréablement les larmes et le rire et qui ont une réelle valeur de distraction. Par exemple, il me préférera dans *Sparrows*, *Little Annie Rooney* et *My best Girl*, qui sont des films tout simples, que dans *Dorothy Vernon of Haddon Hall* ou *Rosita*, qui sont prétentieux et qui, de plus,

ont coûté très cher par leur mise en scène luxueuse.

En donnant aux enfants des films qui leur plaisent, les producteurs font preuve de bon sens commercial, car ils se préparent un public fidèle pour l'avenir. Ils sont dans la situation d'un fabricant de dynamite qui peut, suivant la façon dont sera employé son produit, faire beaucoup de bien, ou causer d'irréparables désastres.

Personnellement, je préfère jouer des choses gaies que de lugubres. Il y a assez de tragique dans le monde, directement autour de nous, sans qu'on en ajoute au cinéma ; et le plus grand nombre des humains ressemble aux enfants, en ce sens qu'il désire que son héros trouve amour, bonheur et fortune : n'est-ce pas cela qui a fait le succès de l'histoire de Cendrillon ? Condamnez-la tant que vous voudrez pour sa banalité, le jour où quelqu'un vous la redira avec un nouvel assaisonnement de fraîcheur et de gaieté, votre cœur tressaillera encore à la plus vieille et à la plus populaire histoire du monde.

J'ai fini par comprendre que presque tout le monde est profondément humain et désire s'élever au-dessus de la vie réelle. Dans les luttes et les rêves des héros et des héroïnes de l'écran, chaque garçon, chaque fille voit, réalisés dans leur imagination, ses propres luttes, ses propres rêves.

Certains producteurs mésestiment, à mon avis, la part que le spectateur — homme, femme ou enfant — prend au drame muet. Il n'y a pas longtemps, Marshall Neilan a écrit et tourné un film dont le titre est *Tout le monde joue*. Cela explique, je pense, pourquoi l'on va au théâtre et au cinéma. On désire se voir soi-même sur l'écran, dans l'un des personnages de l'histoire, et, par procuration, on est heureux d'y jouer un rôle.



Mary Pickford chez elle, à Pickfair.

De même, les acteurs acquièrent leur popularité dans la proportion où ils expriment les sentiments des spectateurs, car l'écran est un miroir qui reflète non les traits du héros ou de l'héroïne, mais ceux de celui qui les voit. C'est lui, ou elle, qui vit les aventures gaies et colorées que raconte le scénario. Et qui niera que les enfants soient les meilleurs acteurs en cette glorieuse comédie de la vie imaginaire ?

Quand une écolière à l'œil brillant me voit sautant dans les allées — et les plates-bandes — d'un jardin, lançant des pierres et escaladant les barrières, pensez-vous que ce soit Mary Pickford qu'elle voit ? Pas du tout : c'est elle. Je ne suis qu'une sorte d'imposteur, la doublant, elle et les autres petites filles qui sont çà et là dans la salle.

A cause de cette faculté de se substituer à l'acteur, je prends particulièrement garde de ne pas heurter inutilement les sentiments de mes petits spectateurs.

Ainsi, quand je tournai *le Carrosse de l'Evêque*, il s'avéra impossible de tirer un effet d'une scène où une femme devait me battre longtemps avec une canne. Finalement, je lui demandai de me battre vraiment, pour trouver l'expression vraie. Et lorsque le film fut sorti, un directeur de cinéma m'écrivit qu'un de ses clients lui avait dit qu'à cause de cette scène sa petite fille n'avait pu dormir de la nuit ; et il lui demandait, au cas où il y aurait un autre film contenant de telles brutalités, de l'en avertir : ce soir-là, il laisserait sa fille à la maison.

Vous voyez, nous autres, artistes de cinéma, sommes dans l'obligation de plaire à notre public enfantin autant qu'au reste de nos innombrables spectateurs, dont jamais nous n'avons entendu les applaudissements, et qui ne peuvent nous faire savoir leur contentement ou leur blâme que par l'intermédiaire de la boîte aux lettres.

MARY PICKFORD.



Une scène du film *The best Girl*, dont Mary parle dans son article.

LE PATRIOTE



Pendant une pose. De gauche à droite : E. Jannings, Florence Vidor, Ernst Lubitsch, Lewis Stone.

Le nouveau film d'EMIL JANNINGS

presque incroyable ! Mais le génie de cet homme est si grand ! Nous devons rendre hommage à la Société Paramount, qui a laissé une liberté absolue à Ernst Lubitsch, le plus grand des metteurs en scène, et à Hans Kraly, qui a adapté à l'écran la pièce d'Alfred Neumann. Ce film, qui est le chef-d'œuvre de Jannings, est aussi celui d'Ernst Lubitsch. Le génie de ce metteur en scène est aussi souple que celui de Jannings. La tragédie, le drame, la comédie la plus fantaisiste lui conviennent également. Il est le réalisateur de *The Patriot* et aussi de *Kiss me Again* et de *The Circle*. On peut facilement comparer Lubitsch à Reinhardt et à Gordon Craig. Les scènes populaires dans *The Patriot* sont admirablement rendues. La scène où les Cosaques, porteurs du knout, font irruption dans la ville, y semant la mort sur l'ordre du tsar, nous tient hors d'haleine.

Lubitsch a su s'entourer d'interprètes parfaits. C'est Lewis Stone qui personnifie le comte Pahlen, le patriote, homme subtil, débouaîné, tenant à la fois d'un Machiavel et d'un Brutus, qui ordonne l'assassinat du tsar pour le bien de la Russie, et qui se suicide quand son œuvre a été accomplie par son disciple pour montrer à tous qu'il est un patriote et non un egoïste : nous avons là une scène profondément pathétique (il n'y a pas de fade sensiblerie dans ce film). Le jeu de Lewis Stone est parfait et, seul, Jannings le surpasse. Stone est à l'apogée de son talent. Florence Vidor, dans le rôle de la comtesse Ostermann, instrument docile entre les mains de Pahlen, se classe comme une artiste de premier ordre. Elle n'a jamais été aussi belle, aussi sobre et aussi touchante. Ici encore, nous atteignons à la perfection.

Harry Cording, dans le rôle de Stephan, le soldat choisi par le comte Pahlen pour assassiner le tsar qui l'a frappé au visage, dans une scène d'un réalisme brutal, est quelque chose de plus qu'un instrument entre les mains du comte. Ses regards, l'expression de sa bouche, ses poings menaçants sont comme une lointaine évocation d'octobre 1917. Il incarne la vengeance, l'âme du peuple russe qui commence à secouer son joug, menace sournoise pour les Romanoff dont il sape le trône. On se souvient longtemps de Cording, Neil Hamilton, dans le rôle d'Alexandre, le prince royal ; Vera Veronika, dans celui de M^{lle} Laponkhine, complètent heureusement la distribution de ce chef-d'œuvre de Jannings et de Lubitsch.

Chaque scénariste devrait étudier l'adaptation de Hans Kraly. Il n'y a pas de scène inutile. Le film se déroule harmonieusement, avec simplicité ; chaque évènement, chaque nouvelle situation, convergent inévitablement vers le dénouement logique : c'est pourquoi *The Patriot* doit devenir un classique en matière de scénarios. Les titres, œuvre de Julian Johnson, sont simples, directs, concis, un chef-d'œuvre de sobriété.

L'adaptation musicale réalisée par le Paramount Public Music Department, exécutée par le Chœur Impérial Russe, sous la direction de Nathaniel Finston, contribue au charme du film. Mais celui-ci est si beau que je pourrais l'admirer tout autant s'il se déroulait en silence.

The Patriot, avec Emil Jannings, marque une date importante dans les annales de la cinématographie.

B. DE CASSERES.

Benjamin de Casseres est un des plus remarquables des critiques contemporains. Ses analyses littéraires, théâtrales et cinématographiques sont très appréciées dans le monde littéraire. Dans un article récent du journal Motions Pictures to-day, il a déclaré que The Patriot était le « plus grand film ». Le Studio News publie aujourd'hui l'article où de Casseres rend hommage à cette production.



Le film de minuit



CONTE DE NOËL

par Marcel ARNAC



E fut le soir du réveillon, dans un petit cinéma du quartier, aux places à 3 fr. 50, que je le vis apparaître.

On projetait un documentaire.

Je ne saurais dire s'il agissait d'un voyage en Palestine ou du ramonage des cheminées. Mon esprit, égaré, n'a retenu qu'une chose : c'est que, soudain, je le vis sur l'écran.

Depuis ma très lointaine enfance, il n'avait pas changé : la capuce de laine blanche, la gourde et le bâton du pèlerin, et sa grande barbe pleine de fleurs et d'oiseaux s'étalant, lactescente, jusqu'à son petit ventre en aigle, il allait, sur l'arête de zinc des toits, au pas de son petit âne blanc pliant sous la charge brimbalante et colorée des jouets...

Ah ! qu'ainsi, il était photogénique !
Devant moi, une grosse dame prit une voix de petite fille pour s'écrier :
— Le Père Noël !
Tandis qu'un vieux Monsieur battait des mains comme un bébé.



En nous voyant, le Père Noël — car c'était lui — tira vers les guides fleuries ; l'âne s'arrêta, le bon vieillard nous fit un grand salut, et comme maintenant, depuis que l'art muet est devenu bavard, c'est permis, il parla :

— Bonjour mes petits enfants ! dit-il, je suis heureux de vous revoir... Il y a bien longtemps que j'ai lancé pour vous, dans la cheminée, le dernier polichinelle, mais je vous reconnais tous... Ah ! vous étiez de délicieux bambins et c'était l'époque bénie ! Tout cela a bien changé... Aujourd'hui, les temps sont durs ! Et qui est cause de tous nos maux ? Le cinématographe ! Oui, mes petits enfants, le cinéma, comme vous dites. Il a changé l'esprit du monde !

Et le Père Noël soupira. Si fort qu'il en éteignit trois étoiles. Puis il reprit :

— Oui, depuis cette satanique invention, je puis le dire : il n'y a plus d'enfants ! Adieu bergeries, tirs eureka, soldats de plomb, panoplies et poupées au regard candide ! Aujourd'hui, les galopins rêvent de joujoux déconcertants. Il ne leur suffit pas que les ballons soient devenus ovales, les constructions cubiques, et le cheval mécanique, une grand-sport... Oyez plutôt :

Dans la pantoufle d'une fillette, j'avais couché un beau bébé de porcelaine qui disait : « Papa ! Maman ! ». Quand elle lui eût appuyé sur le ventre, la petite fille fit la moue et déclara : « Ça date du déluge, ce machin-là ! J'en aurais voulu une qui ressemble à Gloria Swanson et qui sache embrasser sur la bouche ! » N'est-ce pas positivement une horreur ?

— Et comme, pour un petit garçon, j'avais laissé un livres d'images d'Épinal :
— Barbe-Bleue, fit-il, c'est la barbe ! Quant à Peau d'Ane, mince d'actualité ! Moi qui rêvais d'une camera à superviseur avec babygraphe et iris de fondu, crotte alors !

Le Père Noël s'était accoudé au capuchon d'une cheminée ; il s'épongea le front, et, de nouveau, synchronisa :

— J'ai tenté de me mettre à la page, comme ils disent... A présent, mes poupées ont des têtes de stars, avec le poil tondu et l'œil raccrocheur, mes militaires ont la moustache à la Charlot et ils marchent tous à la mécanique. Hélas ! ils marchent mais ne tournent pas ! Entre un beau jouet et un film pas beau, la jeunesse d'aujourd'hui n'hésite pas : Charlie Chaplin a tué Polichinelle, Pathé-Baby a vaincu la lanterne magique...

Le petit âne blanc s'étant mis à piaffer (avec enregistrement à la clé), le Père Noël se dressa :

— Sans compter, fit-il avec mélancolie, que tous ces moins-de-douze ans ne croient plus beaucoup en moi... N'ai-je pas entendu, tout à l'heure, un délicieux bébé dire à sa maman :

— Sans blague ? tu me prends pour une nouille, de couper dans tes bobards ! Penses-tu que le Père Noël passe par le radiateur !

Tandis qu'une charmante fillette déclarait à son papa :

— Ecoute, si i m'fait encore un cadeau de 14 fr. 95, moi j'y croirai pas à ton Père Noël !

Et le bon vieillard, enjochant son acantopage, conclut en s'en allant :

— Non, vraiment, le métier n'est pas drôle toutes les nuits... Heureusement qu'il y a de la morte-saison !... Il disparut (fermeture à l'iris) et la salle s'emplit de lumière. En sorte que je ne sus jamais si j'avais réellement vu le Père Noël à l'écran, ou dormi pendant le film à épisodes !

(Reproduction interdite).



MADAME RÉCAMIER

vue par

GASTON RAVEL

Metteur en scène



Non, il n'est pas trop tard pour parler encore d'elle. Car « Madame Récamier » est une des plus belles productions cinématographiques françaises, qui nous font aimer à l'étranger. M. Gaston Ravel, le réalisateur de « Jocaste », « Chou-Chou poids plume », a su, dans cette œuvre magnifique, rendre sensible à la vision toute la délicatesse du livre de M. Edouard Herriot, « Madame Récamier et ses amis ». Il nous a semblé que « Cinémond » devait à ses lecteurs de demander à l'excellent metteur en scène comment l'idée lui était venue de mettre à l'écran cette vie romancée qui, au premier abord, semblait difficilement réalisable.

M. Ravel travaille en ce moment au montage de son nouveau film, Figaro, dont il vient d'achever les prises de vue, et c'est entre deux heures de travail que nous avons pu le voir.

— Madame Récamier, nous a-t-il dit, légèrement mélancolique, mais c'est pour moi de la vieille histoire... Depuis le 12 juin, date à laquelle ce film fut présenté à l'Opéra, il a eu, dans une salle des boulevards, les honneurs d'une longue exclusivité, et vient de sortir en province.

« En m'attaquant à ce beau sujet, je donnais libre cours à une idée qui depuis longtemps me poursuivait : nous autres metteurs en scène, avons des devoirs à remplir envers le public. J'ai pensé qu'un des premiers était de le tenir

au courant de notre Histoire. La jeunesse française ne la connaît pas assez, et elle peut nous faire d'utile propagande à l'étranger. Et j'ai voulu montrer des tableaux d'une scrupuleuse vérité historique. C'est ce sentiment qui m'a guidé dans la réalisation de mon scénario.

— Et ce qui a fait son succès !

— Oui et non : les critiques ont accueilli ce film par des articles peut-être plus importants que ceux qu'ils ont coutume de consacrer aux productions de chaque jour, et Madame Récamier a eu la grande faveur de leur plaire en majorité. Pourtant, certains d'entre eux m'ont fait un reproche de mes tableaux d'époque, tout en reconnaissant leur exactitude historique, qui leur



semblait sortir de l'habituelle conception de ces scènes.

— Ce reproche était peut-être un éloge !
— Dans tous les cas, je ne l'ai pas pris au tragique, car ces critiques me prouvaient que j'avais atteint le but visé. Avant de me mettre à l'œuvre, j'ai estimé que le public pouvait être fatigué par la vision de tant de drames conçus spécialement pour le cinéma, et à qui l'abondance d'action même enlève toute vérité.

« Pourquoi les sujets plus vrais n'auraient-ils pas la faveur du public : il aime les romans d'Alexandre Dumas, mais qui dit que, s'il les connaissait, il ne s'intéresserait pas à certains ouvrages historiques précis et documentés qui ne sont pas le moins du monde ennuyeux, et servent au moins à faire connaître notre histoire sous son véritable aspect. Et je trouverais étrange de faire grief à un auteur d'avoir péché par excès d'érudition.

— Le livre de M. Herriot était un bel exemple de vie romancée et attrayante...

— Vous savez que c'est sur lui que je me suis appuyé pour bâtir mon scénario. Je ne pouvais me permettre d'ajouter le moindre appoint d'imagination à la belle histoire de Madame Récamier, et M. Herriot n'aurait sans doute pas vu d'un très bon œil son œuvre « corrigée » par des adjonctions fantaisistes.

« La vie de Madame Récamier suffit d'ailleurs à satisfaire le grand désir qu'a le public d'existences étranges : car elle fut si bizarre et eut un point de départ si peu banal qu'elle n'avait pas besoin d'être traitée en mélodrame. En effet, quel plus beau sujet pourrait-on imaginer : une jeune fille épouse son père, et ne l'apprend que quinze ans après son mariage, mais son goût personnel pour la vertu la protège contre les chutes sentimentales, bien qu'elle ait de nombreux soupçons ; n'y a-t-il pas là des conditions de pathétique suffisantes ? D'autant plus que Madame Récamier n'était pas une insensible, une « eau dormante », comme on l'a dit, mais une femme disciplinée, dont la vie fut une lutte perpétuelle contre la passion.

« C'est ce que j'ai voulu montrer et je crois avoir atteint mon but.

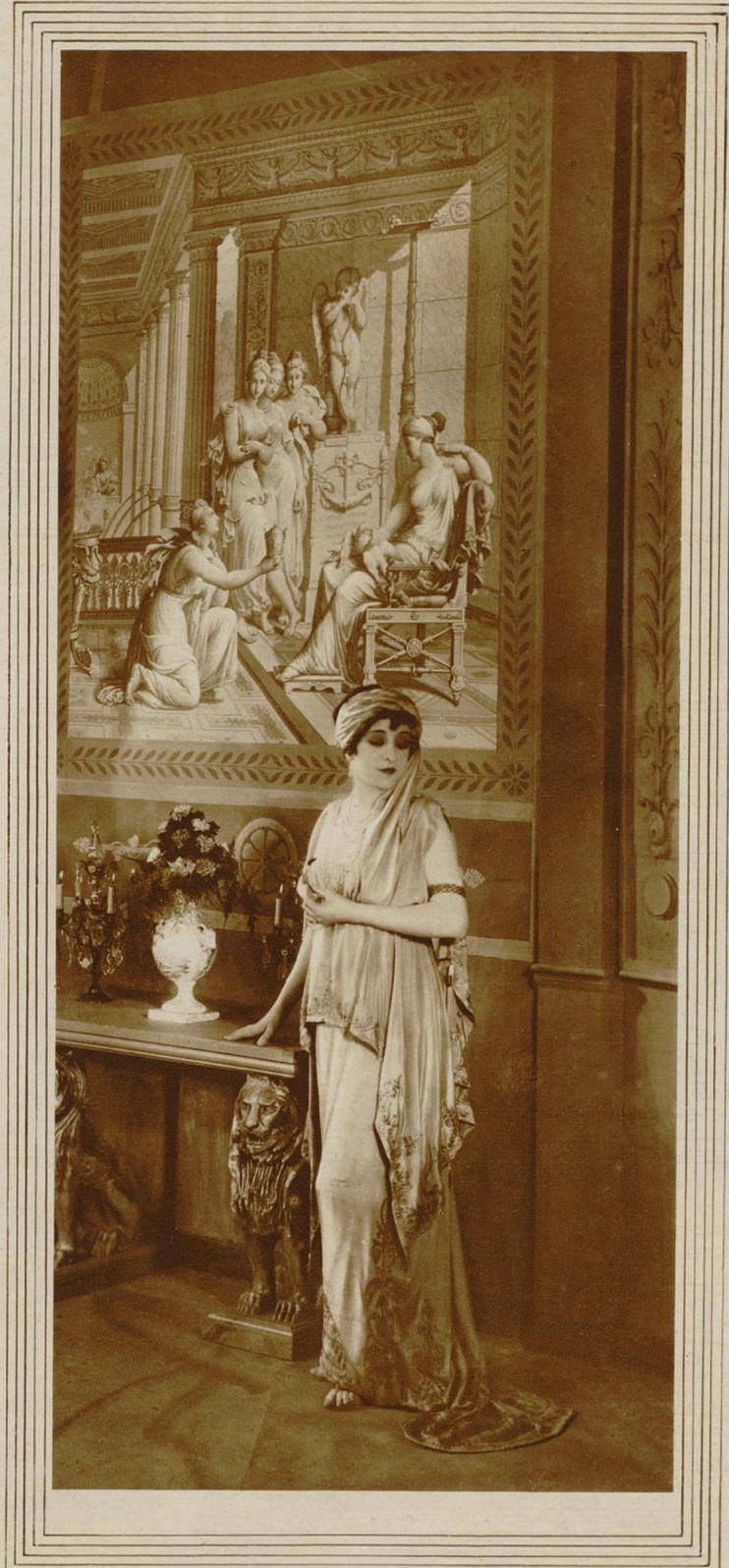
« M. Herriot m'a donné l'autorisation de divulguer auprès du grand public du cinéma, qui comprend toutes les classes de la société (au lieu que le livre ne saurait être lu que par une élite), la vie d'une héroïne qui lui était chère. Je lui ai demandé cette autorisation, car, de mon côté, j'avais toujours été attiré par le personnage. Déjà, en 1914, j'avais écrit un scénario, intitulé Autour de Madame Récamier, qu'acheta le Film d'Art... la guerre survint, et jamais il ne fut mis en scène.

« Mais il était écrit que je mettrais un jour à l'écran la figure de l'héroïne qui m'intéressait tant, et cela grâce au livre de M. Edouard Herriot qui, en dehors du plaisir qu'il donne à la lecture, est un ouvrage d'une immense érudition, et m'a permis de compléter ma documentation. Et j'ai eu le plaisir de voir que si l'auteur du film s'était plu à réaliser pour les yeux le travail de l'auteur du livre, l'auteur du livre était très satisfait de celui de l'auteur du film.

« Madame Récamier n'était connue du grand public (et encore de celui, déjà sélectionné, qui fréquente les salles de musées), que par ses portraits, et en particulier par celui que fit d'elle David, le grand peintre de toutes les célébrités du temps. Aujourd'hui, la foule de Paris, et bientôt celle de toute la France connaîtra l'adorable figure de celle qui fut une personnification de la femme de son époque, aux aspirations romantiques et dont l'âme torturée se retrouve chez les personnages de Madame de Staël.

Et ce film me laissera un beau souvenir, et la satisfaction de m'être un moment mêlé à la vie de cette charmante femme, jolie incarnation de la Française ».

Daniel ABRIC.



Le Dernier Abencérage

••



Un tableau d'un musée de Madrid montrant les Maures quittant Grenade et qui sera reconstitué dans *Le Dernier Abencérage*.



Mademoiselle Claudie Lombard.

Les Films Oméga viennent de terminer leur premier film : *Graine au vent*, qui, lors de sa présentation, à l'Empire, a rencontré un franc succès. Maurice Kéroul a su rendre par des images toute l'émotion qui se dégageait de l'œuvre de Lucie Delarue-Mardrus. D'ailleurs, il était adroitement secondé par d'excellents interprètes, parmi lesquels Henri Baudin et surtout Claudie Lombard, qui, bien que nouvelle venue au cinéma, a su donner au personnage de la Fernande toute la vie et la vérité nécessaires. Après ce premier résultat, les Films Oméga ont décidé de réaliser une grande production. De tous les scénarios qui leur furent soumis, M. Guido Pedrolé, l'actif administrateur de

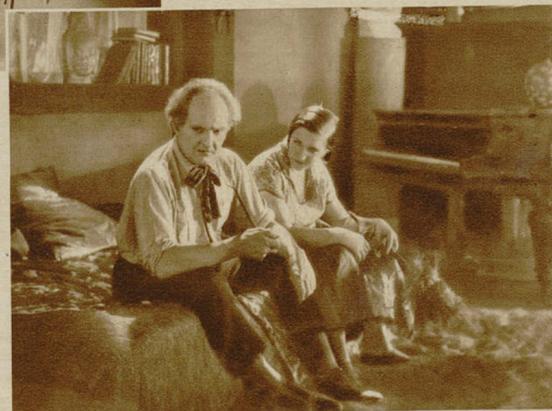
cette jeune Société, et ses collaborateurs directs ont décidé de porter à l'écran une des œuvres les plus belles de la littérature française : *Le Dernier Abencérage*, de Chateaubriand. Ce film qui sera commencé en mars prochain et dont la réalisation demandera de longs mois de travail s'annonce dès maintenant comme une œuvre

remarquable. Aucun effort ne sera négligé pour cela. Les extérieurs seront tournés sur les lieux mêmes où se déroule l'action, c'est-à-dire en Espagne, aux environs de Grenade, et en Afrique, aux abords de Tunis. Une documentation scrupuleuse sera réunie avant tout. Les musées nationaux de Madrid ont envoyé aux réalisateurs tout ce qu'ils avaient comme reproduction de tableaux et d'œuvres d'art datant de l'époque où les Maures étaient les maîtres de l'Espagne.

La distribution de ce film n'est pas encore définitive. Seul le rôle de Dona Bella est déjà confié. C'est M^{lle} Claudie Lombard qui incarnera la jeune Espagnole.

Tout nous laisse augurer dès à présent *Le Dernier Abencérage* comme une grande production faisant honneur au film français.

GOL FEAR.



Une scène de *Graine au Vent* où l'on reconnaît Henri Baudin et Mademoiselle Claudie Lombard.

LA ROSE des PAYS d'OR

FILM RÉALISÉ PAR GEORGE FITZMAURICE

UNE atmosphère chaude et voluptueuse baigne ce film. Toute la Californie avec les réactions d'une nature luxuriante palpable comme un corps de femme étendu au soleil. Larges horizons, souffles tièdes, atmosphère troublée et enveloppante. Ajoutez à cela des éventails, des mantilles qui chatoient, des yeux pleins d'ombre, des bouches qui saignent comme des roses, toute l'ardeur de la vieille Espagne transportée dans un pays neuf, avide de vivre.

En 1846, le général Roméro, dictateur de Californie, est accusé de traiter avec la Russie pour livrer son pays à la tyrannie du Tsar. D'ardents patriotes veulent empêcher ses plans, et un jeune homme, nommé Juan, est désigné par le sort pour supprimer Roméro.

Or Juan était à la veille d'enlever de son couvent une jeune fille, Rosita. Le lendemain, Roméro se rend au couvent et emmène Rosita à Monterey, la capitale. Il lui dit qu'il est un ami de son père qu'elle n'a jamais connu, mais on comprend qu'il est son père et que c'est dans l'intérêt de la jeune fille, et pour la soustraire aux dangers qu'il court lui-même, qu'il n'a pas voulu se faire connaître.

Pendant le voyage vers Monterey, la voiture fermée qui emmène Rosita voit ses chevaux s'emballer... Un cavalier survient, qui les arrête. C'est Juan qui n'a pas le temps de reconnaître Rosita. Roméro le remercie, et ce n'est qu'après son départ que Roméro s'aperçoit que sa fille doit la vie à celui qui est chargé de le tuer.

A Monterey, Juan connaît enfin l'identité de Roméro et, croyant avoir été mystifié, se jure d'accomplir coûte que coûte sa mission. Pendant une fête donnée par le dictateur, il s'élance sur lui. Arrêté, emprisonné, il s'échappe et revient pendant la nuit chez Roméro; alors seulement, il apprend que Roméro est le père de Rosita. Il est condamné à être fusillé. Mais Rosita agit de telle façon qu'un navire de guerre arrive juste à temps pour débarquer des marins qui s'emparent de la ville, au nom des États-Unis. Juan est sauvé et Roméro lui accorde la main de Rosita.

Film d'amour, film de volupté, film des tendresses passionnées et des aveux brûlants; il faut voir Mary Astor, chair tourmentée, Rosita, délicatement belle, se donnant au beau Don Juan qu'est Gilbert Roland.

Au demeurant, une très belle œuvre que George Fitzmaurice, maître des éclairages, des intérieurs et des paysages, a réalisée avec l'éclectisme le plus sûr. Gageons que nul regard ne restera indifférent à la beauté de *La Rose des pays d'or*.

P. H.



(De haut en bas) :

Le général Roméro avait été obligé de cacher à sa fille les liens qui les unissaient.

On peut être un fougueux et héroïque "caballero" et pratiquer la galanterie.

Juan et Rosita font un frugal repas qui, pour eux, vaut tous les festins.



...en Afrique Centrale



Attilio Gatti

Attilio Gatti et ses compagnons s'embarqueront dans quelques jours à Trieste, à bord d'un long-courrier qui doit les conduire en un des points les plus sauvages de la côte africaine. L'infatigable voyageur entreprend une nouvelle expédition dont nous vous reparlerons quelque jour. Mais au moment où la dernière caisse d'armes se balance, au bout d'un filin, avant que d'être engloutie à fond de cale, à l'heure où les compagnons de la merveilleuse aventure s'embarquent pour le long et périlleux voyage, je pense que le moment est bien choisi pour vous dire, d'après Attilio Gatti, comment on fait tourner les sauvages.

Je venais de voir pour la première fois *Silva le Zoulou*, ce film nègre, simple d'intrigue, modeste de réalisation, mais qui révèle un travail d'une difficulté surprenante, une réussite devant laquelle il convient de s'incliner. Et je disais au Commandant Gatti tout mon étonnement de voir comment des sauvages avaient pu interpréter des sentiments qui sont assurément plus communs dans notre Europe civilisée que dans le Sud africain.

Dans *Silva*, on voit tour à tour les manifestations de l'amour, de la jalousie, de la haine et de la cupidité. Thèmes éternels, universels, c'est entendu. Mais au cinéma, il faut traduire ces senti-

EN ÉCOUTANT ATTILIO GATTI PARLER DES STARS ZOULOUES



ments en gestes, et c'est tâche difficile, quand vos vedettes ignorent ce que connaît le plus arriéré des paysans russes, et prennent la fuite à toutes jambes dès que vous leur montrez une photographie.

Faire un tel film, en pleine brousse, avec un seul opérateur et des moyens de fortune, c'est une gageure ! Un défi au bon sens !

Quand on songe aux difficultés que rencontre journellement un metteur en scène dans un studio d'Europe, pour manœuvrer à son gré la figuration, il est permis de se demander comment il fut possible d'obtenir un résultat plus qu'honorable avec des gens qui n'ont jamais vu une bicyclette, et tiennent le parapluie pour un dieu tout-puissant.

Mais écoutez Attilio Gatti :

Il serait trop long de tout dire, croyez seulement que j'ai eu bien de la misère pour venir à bout de cette bande de douze cents mètres. Voir le film, et ne pas s'étonner du jeu des artistes, c'est peut-être le plus beau compliment que l'on puisse me faire. Ils sont donc naturels, mes Zoulous ? On ne voit donc pas trop qu'ils jouèrent d'après moi, imitant mes gestes l'un après l'autre, et se trompant si souvent qu'il nous fallait vingt répétitions et plus pour arriver à tourner une scène.

Mais je m'emballe. Que je vous dise d'abord comment naquit en moi l'idée de faire ce film.

Je commandais une expédition scientifique et cinématographique dans le Sud africain, et nous étions sur le chemin du retour. Nous allions, le professeur Cipriani et moi, traverser le Zoulouland, avant d'embarquer pour la vieille Europe, quand, à la faveur d'une halte, je liai connaissance avec quelques braves indigènes, habitants d'un kraal important. Ces nègres étaient beaux, paraissaient intelligents, sociables. Bref ! l'idée me vint de tenter ce que je n'avais pas eu l'occasion de faire jusque là : Un film.

A vrai dire, je cherchais cette occasion depuis longtemps, mais je n'avais jamais osé tenter l'aventure, avec des nègres parfaitement obtus, et incapables de se plier à la moindre discipline.

Je fis le bilan de mes chances. A l'actif, une certaine expérience, une patience native, un opérateur dévoué, et un grand nombre de boîtes de pellicule. Au passif, nous verrions bien. Bref, il ne manquait plus que deux choses :

Un scénario et des acteurs. Presque rien.

Je me mis à l'œuvre.

Les légendes du pays offraient à l'activité d'un scénariste un champ assez vaste quoique épineux ; en effet, ces Messieurs les Zoulous ont horreur de dévoiler aux étrangers leurs petites superstitions intimes, et les sorciers qui jouissent, comme vous le pensez, d'une solide réputation, sont les premiers à conseiller la discrétion la plus absolue.

Cependant, l'histoire de *Silva*, pensée et mûrie aux hasards de nos randonnées, vit le jour, prit corps et subit le sort assez cruel promis à toute histoire d'écran : le découpage. Et les jours passaient, et la mauvaise saison s'avancait et l'opérateur, fatigué par l'inaction, me demandait si je ne voulais pas le laisser faire de son appareil une breloque, une masque, ou une cave à whisky. Cependant, je ne perdais pas mon temps, puisque j'avais déjà découvert un artiste, et appris quelques mots du langage zoulou. Je cherchais des vedettes, dont le type correspondait aux rôles qu'il fallait interpréter. Je découvris *Silva*, Mbabouli, sa sœur, qui, dans le film, tint le rôle de sa fiancée, et Nomazindela, un traître parfait quant au visage. Trouver ensuite des figurants fut un jeu d'enfant.

Je n'avais plus qu'à tourner.

Pour faire travailler les sauvages devant un objectif, il faut d'abord les convaincre que l'appareil de prise de vues n'enferme aucun démon et n'a rien à faire avec la sorcellerie. Parvenir à gagner la confiance du public zoulou et



O progrès ! Qui aurait pu supposer, il y a seulement quelques années, que le cinéma, non seulement ne serait pas considéré, au fin fond de l'Afrique, comme un dieu maléfique, mais encore que les beautés du Zoulouland se prêteraient aux injonctions d'un metteur en scène, feraient mille grâces devant l'objectif ?

notamment celle de mes interprètes fut mon premier travail et il me fallut faire à travers les kraals de grands voyages avec ma petite auto, m'arrêtant de-ci de-là chez les sorciers et me livrant, devant eux, à une mimique désordonnée. Je priais mon opérateur de tourner la manivelle de la caméra bien qu'elle ne contiât pas un mètre de pellicule, et quand cette opération avait duré quelques minutes, j'ouvrais triomphalement l'appareil et j'en extrayais, à la stupeur générale, du tabac, des pipes et des bracelets que je distribuais à la ronde. C'est ainsi que dans les cervelles zouloues s'implanta l'idée que cette sorte de moulin avait le pouvoir de fabriquer les objets que nous en tirions ensuite, et comme ces objets étaient gracieusement donnés, chacun regarda bien l'objectif d'un regard plus sympathique. Ainsi, je tombai, par excès de réussite, dans un deuxième écueil. Les premières scènes tournées ont ceci de particulier que tous les personnages regardent fixement l'objectif, ce qui donne un résultat des plus curieux et des plus inattendus. Naturellement, cela ne faisait pas mon affaire et il me fallut plusieurs jours pour faire comprendre à mes « artistes » en herbe qu'ils ne devaient, à aucun prix, regarder le petit œil de verre sous peine d'en voir sortir, non pas des pipes et du tabac, mais un bâton. Au cours de ces journées, j'eus la chance de faire une recrue de premier ordre en la personne d'un chef de tribu, le roi Xiposo. Ce monarque, bien bâti, intelligent et ami du progrès, me promit tout ce que je voulais. Je rendis visite à son épouse, mais, à mon grand chagrin, celle-ci s'évanouit, incommodée par l'odeur d'eau de cologne que je dégageai. Elle lui préférait sans aucun doute le parfum « nègre pur », auquel, pour ma part, je ne me suis pas habitué très facilement.

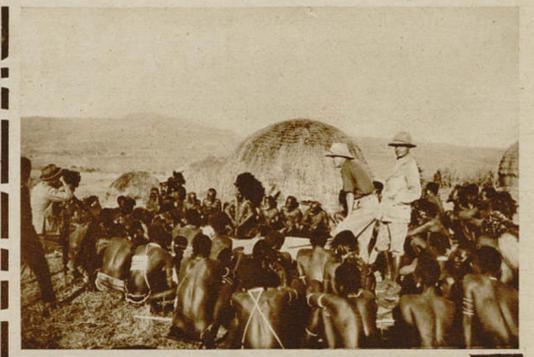
Le film était donc à pied d'œuvre, mais de nombreuses difficultés restaient à aplanir encore et notamment la question du paiement des artistes. De longues palabres furent engagées avec ceux dont j'avais besoin. Comme aucun d'eux n'avait l'habitude de travailler, il fut assez délicat de leur réclamer une présence assidue du matin au soir et de leur faire comprendre que, grâce à cette présence et aux gestes qu'ils feraient, ils pourraient devenir riches. Je partis pour la côte et j'achetai un troupeau important qui fut ramené à l'emplacement de mon futur studio ! Un parc à bestiaux, entouré d'une solide barrière, fut édifié et constitua mon coffre-fort. Les cachets suivants furent enfin établis : les vedettes gagnaient une vache par semaine, les seconds rôles une vache par quinzaine, les figurants, une chèvre tous les deux jours.

J'avais le plus vif désir de tenir strictement mes engagements, mais après les premiers essais, je dus changer d'avis. En effet plusieurs « artistes » après avoir tourné pendant trois ou quatre jours emportèrent leur cachet en laisse et ne donnèrent plus signe de vie. Il me fallut donc inaugurer un nouveau système de paiement. Je versai la moitié du prix convenu, me réservant de parfaire le solde quand le film serait terminé. C'est ainsi que le cinéma menant à tout, même à l'émission de monnaie vivante, je parvins à faire pénétrer les notions d'économie au Zoulouland, et ma vedette masculine « Silva », ayant gagné un certain nombre de vaches, put, à la fin du film, acheter une femme et se marier. On voit, par ce trait absolument exact, que le cinéma, même au Zoulouland, est parfaitement moralisateur.

La plus grande difficulté que j'aie rencontrée est évidemment d'avoir fait exécuter à des gens dont je parlais à peine le langage, des gestes qui, pour eux, n'avaient aucune signification et susceptibles d'être compris par un public civilisé. Pour arriver à un résultat, il fallait couramment répéter quinze ou vingt fois la même scène et fragmenter à l'extrême les prises de vues. Ce n'était plus du découpage mais du hachis de scénario que je tournais. Naturellement, il se produisit d'assez nombreux incidents. Dans la scène la plus dramatique, alors que *Silva* ficelait contre un arbre va être mis à mort et que Mbabouli arrive, se jette dans ses bras et l'embrasse, je criai à tous les guerriers massés autour du prisonnier : « Faites le visage terrible ! », mais quand Mbabouli apparut, et se jeta dans les bras de son frère, ils trouvèrent cela si cocasse, qu'ils éclatèrent de rire et il fallut tout recommencer.

Quelques détails sont assez difficiles à raconter. Les Zoulous mettent à accomplir certaines fonctions un empressement qui n'a d'égal que leur manque de pudeur et bien souvent au milieu d'une scène je devais suspendre le travail, car l'un de mes artistes, sans crier gare, s'agenouillait pour une besogne que vous devinez.

Pour reconstituer exactement les cérémonies secrètes que l'on peut voir dans le film, il me fallut user de ruse, car en demandant à ce que ces scènes soient jouées de bout en bout, je me heurtai au refus des sorciers.

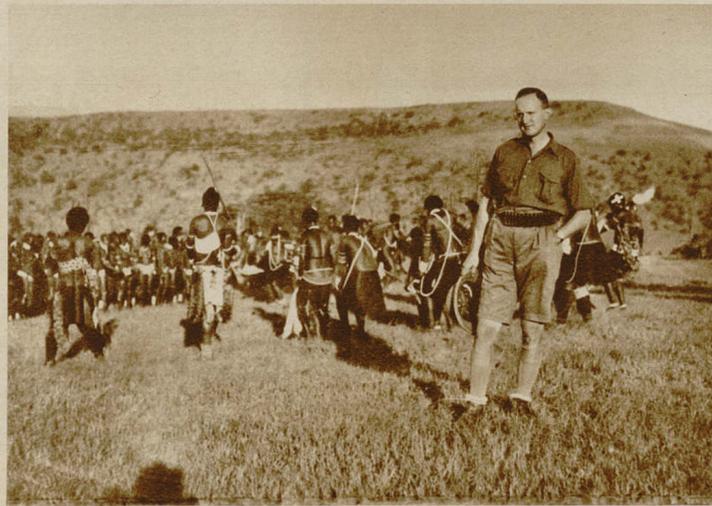


J'y parvins en commençant par la fin et en observant un ordre fantaisiste dans les diverses phases du tournage. Le montage remit tout en ordre.

Il est une notion que je n'ai pas pu faire entrer dans la cervelle de mes interprètes, c'est celle de l'heure. Pour certaines scènes, il me fallut jusqu'à cent guerriers et pour les recruter, il me fallut faire environ cent kilomètres à travers un pays sans routes, avec une auto plus rétive qu'un baudet et qui marchait quand cela lui faisait plaisir. Je dépensai beaucoup de paroles et de gestes pour arriver à faire comprendre que tout le monde devait être sur le terrain à « 8 o'clock ». Or, le lendemain, mes bonshommes arrivaient à 11 heures, midi et même deux heures ; furieux, je leur montrai le soleil et ma montre, et ils me répondaient avec un imperturbable sourire « 8 o'clock ».

S'ils arrivaient tard, par contre ils partaient tôt. Dès que l'ombre qu'il projetait sur le sol atteignait sa propre longueur, le Zoulou devient triste et ne songe qu'à regagner sa demeure ; si bien qu'à partir de 4 heures de l'après-midi, les artistes se défilèrent à un et, une demi-heure plus tard, je restais seul, malgré toutes mes supplications. Nous travaillions en somme environ 4 heures par jour. Malgré toutes ces difficultés, que je n'exagère nullement, vous pouvez le croire, je suis parvenu à réaliser *Silva le Zoulou* après deux mois de travail acharné et quand je songe à certains metteurs en scène européens qui s'impatientent au studio parce qu'ils ne sont pas compris assez vite, je ne puis m'empêcher de songer à la tête qu'ils feraient s'ils allaient tourner au Zoulouland.

René MAZEDIER.



Pays béni que l'Amérique ! Lorsque le soleil estival mûrit les fruits fabuleux de la Californie, les « stars » se livrent à mille ébats dans les flots de l'Océan. Cela nous permet d'admirer de charmantes académies. Il neige ! Voici qu'avec la même ardeur l'hiver recouvre d'un manteau immaculé les paysages, jadis brûlés de lumière, et nous avons l'aimable surprise de voir les jolies « flappers » dans un costume peut-être un peu moins sommaire mais qui reste fort gracieux. Les sports d'hiver, là-bas, ne manquent ni de gaité, ni d'agrément ! Nous sommes certains que si ces scènes attrayantes ne se déroulaient pas vraiment un peu loin, beaucoup de nos lecteurs souhaiteraient d'aller passer là-bas leur Noël.

étoiles de neige



(De haut en bas). Une scène extraite de *Mon Fils avait raison*, film interprété par les lauréats du premier concours de photogénie de Hollywood. — Une publicité hivernale pour *Ben-Hur* à Dawson-City, dans l'Alaska. Les petits chiens ne craignent pas trop le froid.

(De haut en bas au milieu). Une scène d'un film d'aventures se déroulant dans le Nord canadien. — Des girls de Mack Sennett s'adonnent au sport revigorant du bobsleigh. On a tout de même un petit frisson : pourvu qu'elles ne s'enrhument pas !

(Ci-dessus et de haut en bas). Une scène de *Monsieur Albert* avec Adolphe Menjou. — Un accident sans gravité. Ces costumes de sport sont décidément bien seyants. Les « pull over » n'ont rien à envier aux plus séduisantes créations de nos bonnetiers en renom et les cache-nez ne dissimulent pas les jolis visages des sportswomen.

ARRANGEMENTS DE A. BRUNYER

**LE PARAMOUNT
VOUS SOUHAITE
UN JOYEUX
NOËL**

PROGRAMME DE LA SEMAINE
Actualités.
Dessins animés.
Ouverture.
UNE CHRISTIE-COMÉDIE

Sur la scène :
**LES PRODIGIEUX DANSEURS
MYRO, DESHA, SPANOVER**
et les
PLAZA-TILLER GIRLS

Adolphe MENJOU
dans
SÉRÉNADE
:: C'est un Film PARAMOUNT ::
:: Le meilleur spectacle de Paris ::

DEPUIS son inauguration, qui remonte au 24 novembre 1927, le « Paramount » n'a pas déçu tous ceux qui attendaient de lui un programme des mieux venus. Situé à deux pas de l'Opéra, on sait, en effet, que c'est, à l'heure actuelle, la salle de spectacles la plus luxueuse de la capitale. Il est conçu, en effet, dans un style tout à fait moderne et le jeu de ses larges baies, de ses glaces miroitantes, de sa marquise lumineuse donnent une impression de force et de beauté à nulle autre comparable. On aime beaucoup l'élégance de son premier balcon à l'italienne, appelé mezzanine, son foyer avec ses fauteuils profonds, ses murs où se marient le marbre et les dorures et les éclairages veloutés; son foyer intermédiaire avec un grand balcon harmonieusement disposé pour produire un effet de calme et de repos parfaits.

Tout a été conçu pour que le spectateur, en entrant au « Paramount », oublie dans un cadre idéal ce qui compose sa vie réelle; il pénètre là dans un palais et, prince de la légende que l'écran chantera, aura ainsi l'impression de vivre une autre vie que la sienne; une vie plus riche, plus nuancée, cette vie féerique qui chatoie dans les rêves de chacun.

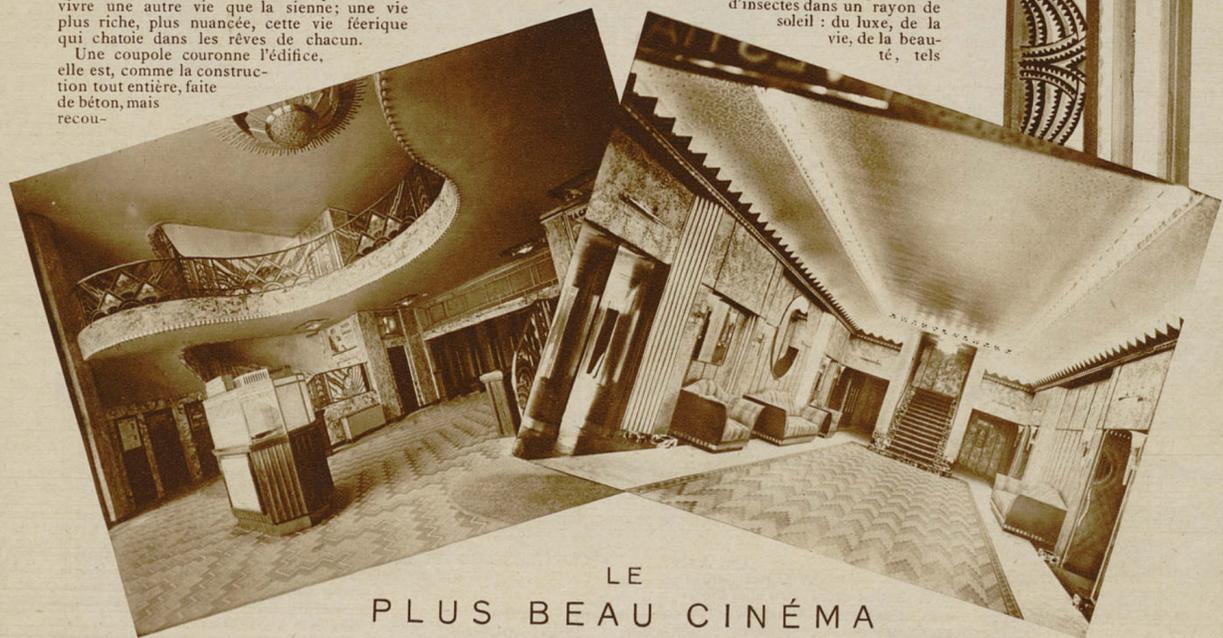
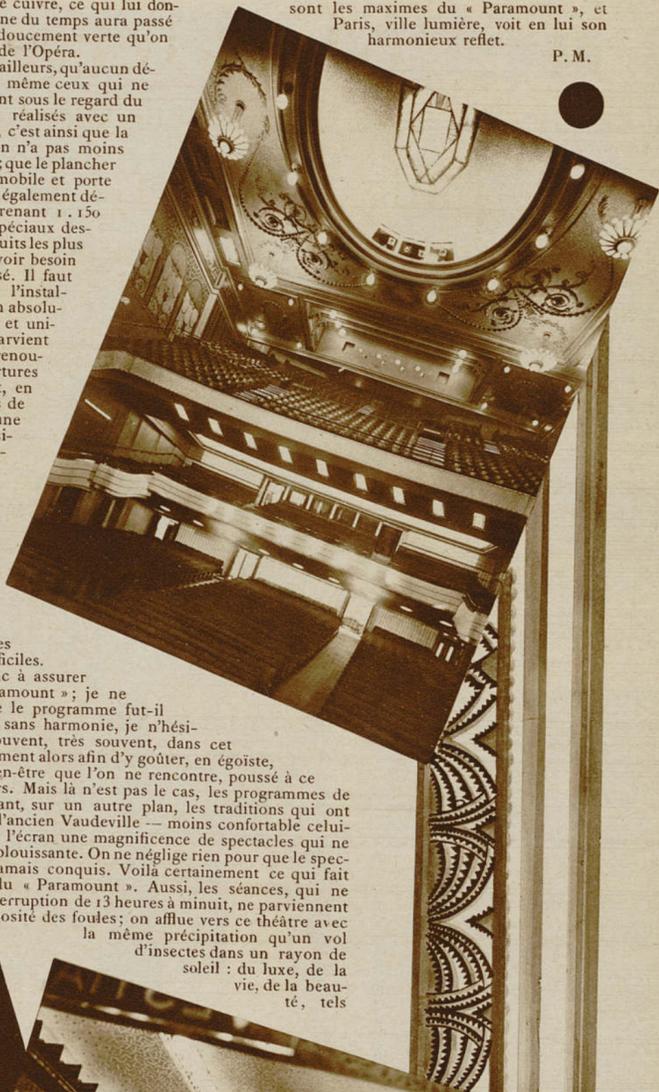
Une coupole couronne l'édifice, elle est, comme la construction tout entière, faite de béton, mais recou-

verte de plaques de cuivre, ce qui lui donnera, quand la patine du temps aura passé sur elle, la teinte doucement verte qu'on voit à la coupole de l'Opéra.

Ne croyez pas, d'ailleurs, qu'aucun détail ait été négligé; même ceux qui ne sont pas directement sous le regard du spectateur ont été réalisés avec un maximum d'efforts, c'est ainsi que la cabine de projection n'a pas moins de quatre appareils; que le plancher de l'orchestre est mobile et porte un clavier d'orgues également déplaçable et comprenant 1.150 tuyaux avec jeux spéciaux destinés à imiter les bruits les plus variés dont peut avoir besoin un film synchronisé. Il faut également signaler l'installation de ventilation absolument remarquable et unique. L'air qui parvient dans la salle et se renouvelle par des ouvertures pratiquées provient, en effet, de 40 mètres de hauteur, grâce à une cheminée spéciale située au faite de l'édifice. Quant à la salle de spectacle proprement dite, avec l'alignement de ses deux mille fauteuils spacieux, confortables, elle présente un ensemble des plus riches qui ravit les yeux les plus difficiles. Tout contribue donc à assurer le succès du « Paramount »; je ne cède pas que, même le programme fut-il composé sans goût, sans harmonie, je n'hésiterai pas à aller souvent, très souvent, dans cet établissement, seulement alors afin d'y goûter, en égoïste, une volupté, un bien-être que l'on ne rencontre, poussé à ce point, jamais ailleurs. Mais là n'est pas le cas, les programmes de ce cinéma, continuant, sur un autre plan, les traditions qui ont assuré le succès de l'ancien Vaudeville — moins confortable celui-là — font régner sur l'écran une magnificence de spectacles qui ne manque pas d'être éblouissante. On ne néglige rien pour que le spectateur soit à tout jamais conquis. Voilà certainement ce qui fait la vogue actuelle du « Paramount ». Aussi, les séances, qui ne connaissent pas d'interruption de 13 heures à minuit, ne parviennent pas à épuiser la curiosité des foules; on afflue vers ce théâtre avec la même précipitation qu'un vol d'insectes dans un rayon de soleil; du luxe, de la beauté, de la beauté, tels

sont les maximes du « Paramount », et Paris, ville lumière, voit en lui son harmonieux reflet.

P. M.



LE
PLUS BEAU CINÉMA



M. Pierre Bordes



Gouverneur Général de l'Algérie

cinéophile fervent, dit à « Cinémonde » :

Je voudrais que l'on passe chaque jour dans les principales villes de France et de l'étranger un bout de film évoquant un paysage de l'Algérie... », nous dit M. Pierre Bordes. Là-haut, à Mustapha-supérieur, dans un décor de rêve, le Palais d'été du gouverneur général de l'Algérie, avec ses jardins enchanteurs où les grands dattiers qui balancent mollement leurs lourdes palmes, les strelitzies et les bougainvilles jouent la plus délicate des mélodies visuelles.

Après une courte attente dans un merveilleux petit salon oriental, l'huissier m'introduit auprès de M. Pierre Bordes.

Un regard énergique et franc. Un sourire sympathique.

— « Vous permettez ? »
Quelques signatures et la conversation est engagée.

— « J'aime, que dis-je, j'adore le cinéma... je ne parle pas bien entendu de ces films d'aventures burlesques qui tendent fort heureusement du reste à disparaître, mais du film-art. »

Cinéophile, le gouverneur l'est dans toute l'acception du terme et il regrette sincèrement que ses occupations ne lui permettent pas d'aller applaudir plus souvent les chefs-d'œuvre de nos grands réalisateurs. Il constate avec un réel plaisir que les metteurs en scène viennent de plus en plus tourner dans « le premier atelier du monde », l'Algérie, et il estime que le cinéma peut beaucoup pour mettre en valeur les beautés naturelles, le charme et l'exotisme de notre colonie :

— « Oui, le cinéma est l'un des facteurs principaux de notre propagande touristique. »

« J'ai encouragé plusieurs firmes à tourner ici : je voudrais arriver à créer une « obsession », je voudrais que tous les jours, dans les principales villes de France et de l'étranger, on passe un bout de film évoquant un paysage de l'Algérie. C'est à la réalisation de ce désir, que je crois devoir tendre tous mes efforts. »

« Ce ne sont pas les danses Ouled-Nails, spectacle dont on abuse un peu trop, que j'aimerais voir filmer, mais bien au contraire l'œuvre merveilleuse réalisée par nos colons qui vivent, vous le savez, en parfaite harmonie avec les indigènes. »

« Ces jours derniers, j'ai pu encore cons-



M. Pierre Bordes.

farouche : le spectacle était pour beaucoup une véritable révélation. Plusieurs d'entre eux croyaient, en effet, que le Sahara commençait à quelques kilomètres d'Alger et qu'au pas lent des chameaux, les caravanes arrivaient encore aux environs de la place du Gouverneur !

« De pareilles erreurs ne se produiront plus le jour où, dans de nombreuses écoles ou facultés de France, on aura fait défiler devant les yeux attentifs d'une jeunesse studieuse le spectacle grandiose d'Alger, capitale de la Méditerranée française... le jour où un film sera pris soit à Staouéli, soit en Kabylie. »

« Grâce au cinéma, les visions sahariennes changeront d'aspect. Les spectateurs connaîtront sans doute la majesté des étendues désertiques, mais, lorsqu'à leur regard émerveillé apparaîtront les paysages du sud, ils comprendront la vie quelque peu mystérieuse des Sahariens. »

« Je reste convaincu qu'en voyant jaillir les puits de Tolga et de Touggourt, ils seront désireux de pénétrer dans ces régions jusqu'alors inconnues pour eux. »

« Puis le M'Zab se révélera subitement, figé dans ses caractéristiques millénaires, mais en même temps on saura que le téléphone que je viens de faire installer jusqu'à Gardhaïa met en relations quotidiennes les Mozabites, commerçants dans le Tell, et leurs familles, restées dans le pays ancestral. »

« Et je pourrais ainsi vous dérouler un film sans fin des beautés algériennes, mais je préfère laisser aux cinéastes ce privilège : ils le feront avec beaucoup plus de talent que moi-même : je suis sûr que chaque mètre de pellicule projeté dans la Métropole ou à l'étranger fera naître une amitié nouvelle pour l'Algérie qui entraînera vers nous un touriste avide de venir contempler ici, dans sa radieuse expansion, le génie colonisateur de la France. »

M. Pierre Bordes s'est tu et, maintenant, son regard se tourne vers la petite fenêtre mauresque qui laisse entrevoir ce ciel d'Afrique où brille déjà l'étoile du Berger.

..

...Quand je regagne la ville, la nuit est complète et, là-bas, sur les eaux du golfe, la lune jette un peu d'or !

André SARROUY.





LA DANSE ET..

La danse, le plus gracieux, le plus poétique des gestes humains... Comment le cinéma, art du mouvement, ne s'en serait-il pas emparé pour fidèlement reproduire la grâce des attitudes, la noblesse des lignes?

Sandra Milovanow, improvisée danseuse étoile, répète consciencieusement. On remarquera que le corps de ballet fait fi du tutu... (fi du tutu est assez gentil !)

ARTS du mouvement, danse et cinéma. Arts proches dont l'un est le miroir de l'autre.

Le plus vieux de tous les arts, éternellement rajeuni par les variations du costume et du décor, les différences de latitudes, de mœurs, de tempéraments, a rejoint aujourd'hui le plus jeune de tous les arts. Ils se sont intimement associés : la danse est photogénique.

La danse prête à l'écran ses formes et ses mouvements harmonieux, ses tons chatoyants, son expression et son caractère. L'écran la dote de sa lumière. En outre, le cinéma règle à son gré la durée de ces mouvements. Il les ralentit ou les accélère. Il décompose ou immobilise le geste, il crée une poésie, il résout l'impossible.

La danse enfin aidée par la toute-puissance technique du cinéma, ouvre à la fantaisie un champ illimité. Ici, tout est permis, l'illogisme et l'extravagance inclusivement.

Les réalisateurs ont compris tout cela puisque nous ne voyons guère de films qui ne comportent, plus ou moins importante, une partie chorégraphique.

Certains ont consacré à la danse de véritables études, sérieuses ou humoristiques. D'autres ont eu l'habileté de choisir pour héros un danseur, une danseuse, voire un corps de ballet ou une équipe de girls. Enfin, le plus grand nombre ont fait intervenir la danse au cours de leurs films, sous forme d'attractions ou de clous.



Mary Bryan fait des pointes dans un décor qui ne manque pas d'originalité.

(A gauche.) Les nègres sont des danseurs enragés, de nombreux films américains ont enregistré leurs trémoussements précurseurs du « black-bottom ».

(A droite.) Isabelle Rodriguez esquisse un pas classique de boléro.



SON IMAGE

Grâce au cinéma et au procédé du « ralenti », nous pouvons voir à l'écran la décomposition des pas les plus simples ou les plus compliqués. C'est tout le mécanisme de la danse que révèle l'œil de l'objectif.



« Dansons la Capucine », nous ne ferons pas à nos lecteurs l'injure de leur nommer les danseurs et la danseuse.

Le résultat est tout à l'honneur de la danse puisqu'il ne décèle aucune monotonie. L'écran réussit encore à multiplier les innombrables visages de la danse.

Qu'il y a loin, en effet, de la ballerine barbue d'*Entr'acte* aux Degas animés des *Nouveaux Messieurs*, des somptuosités de *Moulin-Rouge* aux tendres valse des films viennois, des charlestons d'Anny Ondra au quadrille du *Chapeau de paille d'Italie*!... Et n'oublions pas les petits pains de *La Ruée vers l'Or* et les faux cols de Man Ray!...

Je n'ai ni la place, ni le loisir, ni la mémoire de citer tous les films où l'on danse, ils sont trop! Quelle production américaine des trois dernières années ne contient son exhibition de black-bottom? Les films allemands ont leurs valse et les films français leurs « danseurs mondains ».

Quant à la brochette de girls, elle est universelle. Les danseurs? Professionnels, le plus souvent. Mistinguett, Edmonde Guy et Van Duren, Miss Florence, June Roberts, Harry Pilcer, Joséphine Baker, Hal Sherman, les Tillers ont paru dans des films à grand retentissement. Souvent aussi les artistes de l'écran sont des transfuges de la danse. C'est le cas de nombreuses vedettes américaines et de quelques vedettes françaises.

Et pourtant, on a voulu nous faire croire, on s'en souvient, qu'il n'existait pas en France de jeune premier sachant danser. S'il en était ainsi, la chose serait grave. Car l'écran, tant qu'il vivra, sera pour la danse un miroir d'élection. S. B.-D.



Joséphine Baker a donné à l'écran, dans *La Sirène des Tropiques*, un échantillon de ses extraordinaires dons chorégraphiques.



(A gauche.) Voici Pola Negri dansant dans *La Charmeuse*.

(A droite.) La Danse de Doug et de Lupe Velez dans *Le Gaucho*.





LA PASSION DE JEANNE D'ARC

C'EST l'histoire de la fin tragique de la petite bergère devenue une grande sainte. Elle lutte contre ses juges, contre Warwick, le gouverneur du château de Rouen, qui influence tout le procès. L'évêque Pierre Cauchon reste sourd à l'attendrissement qui gagne pourtant certains juges, et l'envoie au cachot, où les soudards la harcèlent de leurs sales plaisanteries. Jeanne, plutôt que de quitter ses habits d'homme qu'elle a menés à l'honneur, à la gloire, préfère ne pas entendre la messe. Hérétique, relapse, elle est condamnée au bûcher...

Mlle Falconetti, qui, au théâtre, s'est fait applaudir dans des rôles des plus différents, a encore trouvé dans ce film un moyen de nous montrer une nouvelle face de son immense talent. Elle est une Jeanne pleine de ferveur, d'angoisse, de rudesse aussi, comme il convenait à la bergère de Domrémy.

M. Silvain, le doyen de la Comédie-Française est un évêque Cauchon plein de fausse indulgence, et qui n'hésite pas devant la trahison pour mener Jeanne au bûcher.

La réalisation du film est admirable. Les extérieurs du film, tournés au Petit-Clamart, nous donnent une reconstitution fidèle de ce qu'était une prison, une ville forte à l'époque, et la scène du bûcher est particulièrement belle. Les soldats anglais ont ce type bien



Le Film

marqué que nous avons pu voir chez nos alliés pendant la guerre. Coiffés de la « salade », qui rappelle étonnamment leur casque d'aujourd'hui, ils semblent sortir d'un tank ou de tel autre engin moderne ; et ce n'est là que de l'exactitude, car il n'y a pas le moindre anachronisme dans ce film parfait.

Le scénario, de M. Carl Dreyer, en collaboration avec M. Joseph Delteil, auteur d'une *Vie de Jeanne d'Arc* qui fit quelque bruit, est tracé en grandes lignes nettes.

Un beau film...

LES SERFS

UN beau film russe, dont l'action se passe au siècle dernier, alors que les Russes sont pour la majorité de véritables serfs.

Tourné entièrement à Berlin dans les studios de la UFA, il a été traité avec un soin tout particulier de mise en scène et d'éclairage. Les photographies en sont parfaites.

C'est l'histoire des amours d'un jeune officier avec une fille de paysans, intrigue pleine de tendresse et aussi de brutalité, qui a été tirée d'une pièce de Pierre Newsky *Les Danicheff*. M. Eichberg, en même temps metteur en scène et producteur du film, a su adapter admirablement l'action à l'écran.

L'interprétation est excellente, avec Heinrich George, jeune officier de belle allure, Mona Maris, la petite serve à l'âme tendre, qui semblait être née pour jouer ce rôle, et Harry Halm, qui incarne un grand ami de Tatiana, qui se sacrifie pour lui donner le bonheur.

Une fois de plus, un drame d'inspiration slave va connaître la faveur du public.

LA DERNIÈRE VALSE

M. ROBINSON a tourné ce film d'après la célèbre opérette d'Oscar Straus. L'action, qui, volontairement, a été placée dans un royaume... d'opérette, est forcément bur-

Européen

lesque, mais est mêlée souvent de passages pleins de tendresse. Bien mise en scène, dans des décors qui ne sentent pas le stuc et le plâtre comme trop souvent dans ce genre de films, cette production est fort amusante.

Elle est jouée par une excellente troupe. Suzy Vernon éclaire de sa gaieté et de sa grâce le rôle de la princesse Elena, bien secondée en cela par Liane Haid, sa demoiselle d'honneur. Et Willy Fritsch est un prince comme voudraient en avoir bien des états balkaniques.

SHÉHÉRAZADE

L'ORIENT, sa somptuosité, son mystère, et le charme étrange de ses contes fantastiques... nous sommes en plein pays des mille et une nuits, et l'histoire qu'on nous conte semble réel-

lement sortir de la bouche de Shéhérazade, la princesse qui n'eut pas la tête coupée, grâce aux beaux contes qu'elle savait. Cette fois encore elle a mérité la vie sauve. Il est vrai qu'elle a eu pour l'aider dans sa tâche les décors que Ciné-Alliance a voulu somptueux, les costumes hardis de Bilinsky, des photographies remarquables, et qu'une troupe hors-ligne avait été mobilisée pour son succès. Nicolas Koline, savetier, a des étonnements inénarrables, Ivan



Petrovitch a toutes les séductions nécessaires à la conquête de la délicieuse princesse Zobéida — alias Marcella Albani — et Gaston Modot, prince Hussein, est un sultan d'envergure.

Et pour bien comprendre les contes orientaux, pour les situer dans leurs vrais décors, il faut avoir vu *Shéhérazade*.



ARRANGEMENT DE A. BRUNYER

Dans notre prochain
Numéro :

CHARLES MAILLOLS

PRÉSENTERA

les deux plus
élégants jeunes
premiers de

L'ÉCRAN FRANÇAIS

qui vous feront la
surprise d'apparaître à vos yeux
dans une tenue
appelée à révolutionner le monde
masculin... et
même féminin.

Et maintenant,
Mesdames, veuillez nous désigner
ceux que vous
considérez
comme les deux
plus élégants
jeunes premiers
français de l'écran.

Répondez-nous
avant le
25 Décembre

et indiquez
bien sur vos
enveloppes :

CONCOURS
DU "HOP"

Ciné- amateurisme

La Cinématographie d'amateur a pris un tel développement aux États-Unis, en Angleterre et en Allemagne, développement qui va encore s'accroître quand le film en couleur Keller-Dorian sera mis à la portée de l'amateur, en 1929, que la direction de « Cinémonde » a décidé d'ouvrir ses colonnes à une Chronique Cinématographique d'amateur sous le nom de Cinématourisme.

Répondant à notre ambition de faire comprendre et aimer ce langage neuf qu'est le Cinéma, substituant une pensée unanime à une pensée isolée, notre chroniqueur s'efforcera d'initier les lecteurs de « Cinémonde » à l'art d'enregistrer cette pensée.

Nous avons confié la rédaction de cette Chronique à M. F. de Lanot, Fellow de la Société Royale de Photographie de Grande-Bretagne, rédacteur de la chronique photographique de *Paris-Soir* et collaborateur de la *Photo pour Tous*.

Nous nous proposons de commencer nos causeries par la description des appareils actuellement sur le marché et d'en expliquer le fonctionnement. Cette description sera suivie des conseils pratiques que comporte l'opération de prise de vues par l'amateur, opération de plus en plus simplifiée par les progrès incessants et merveilleux de l'industrie cinématographique.

Cinématographier, c'est photographier, c'est même plus facile. L'amateur qui opère avec un appareil photographique à pellicules enregistre, en appuyant sur le déclencheur, la vue qu'il a dans le viseur, il renouvelle cette manœuvre pour les 6, 8 ou 12 poses de sa bobine; si nous admettons qu'un ressort actionne l'enroulement de cette bobine et le déclenchement de l'obturateur à la vitesse de 1/32 de seconde, ces 6, 8 ou 12 vues donneront les mouvements du sujet.

C'est la cinématographie. L'appareil photographique peut être comparé à un revolver, le cinématographique à une mitrailleuse qui, dans l'appareil professionnel, enregistre 52 images par mètre de film.

Si notre modeste contribution à la diffusion de cette admirable invention française qu'est la cinématographie peut lui amener de nouveaux adeptes, la direction de *Cinémonde* s'estimera agréablement récompensée de l'initiative qu'elle a prise, en ouvrant la première ses colonnes à une chronique cinématographique d'amateurs.

F. DE LANOT.



PHOTO Le Victor Lady FRANZ-LOWY

Le « Victor » a apporté une très notable contribution au développement de la Cinématographie d'amateur dans le monde entier. Construit par la Victor Animatograph Co., qui s'est dédiée, depuis 1920, à la fabrication d'appareils cinématographiques, l'amateur trouvera dans ce remarquable appareil le résultat de dix-huit années d'expérience et de perfectionnement pour arriver à cette indispensable simplicité qui le caractérise.

Le « Victor » de construction entièrement métallique, ce qui le met à l'abri des changements de climat et de température, est actionné par un mécanisme de tout repos qui, remonté, fait dérouler sans à-coup ni vibrations dix mètres de film de 16 millimètres.

Il est monté avec objectif Trioplan Meyer F. 3 avec monture de mise au point et possède trois vitesses à la cadence de 8-16 et 64 images à la seconde. Une manivelle permet les truquages et l'impression des titres. Le viseur est télescopique compensateur et à niveau évitant les déformations. Le compteur de film est automatique. Un pas de vis universel permet de le mettre sur les pieds d'appareils photographiques si on le juge nécessaire. Un graissage après deux ans d'emploi est suffisant.

Facile à charger en plein jour, facile à tenir et à manœuvrer, rendant la cinématographie plus facile que la photographie, le « Victor » donne des résultats équivalents à ceux des appareils professionnels. Son poids est d'environ 2 kilos, ses dimensions 8x15x20 cent



CRAINQUEBILLE réalisé par Jacques Feyder, interprété par Maurice de Féraudy — Marguerite Carré, — Oudart, — l'Agent 64, — Jeanne Cheire et Jean Forest

PASSERA EN EXCLUSIVITÉ **AU RIALTO,** CINÉ-ATTRACTIONS, fg. Poissonnière, angle « Le Matin », à partir du 28 Décembre. Matinées, 3 h.; Soirées, 21 h.

La patiente ascension

d'Albert Préjean



ALBERT PRÉJEAN, c'était, hier encore, la vedette en marche.

C'est aujourd'hui, grâce au merveilleux talent d'intuition de Feyder, l'un

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

de nos premiers comédiens et l'unique représentant d'un genre.

ALBERT PRÉJEAN
en tenue de ville.

« Ma création la plus originale prit place dans *Le Miracle des loups*. J'étais — vous savez bien ? le type qui se fait dévorer par un loup après une sanglante bataille; on m'avait choisi parce que je n'avais pas peur, mais j'étais, en réalité, un peu inquiet. Or, je fus sans mérite : le loup se prit à mon égard d'une inexplicable sympathie. Il ne voulait même plus me dévorer... »

« Je garde d'*Éducation de Prince* un très profond souvenir. Pendant la réalisation de ce film, j'ai connu Charlie Chaplin. J'étais, au début, très impressionné par cette personnalité rayonnante, mais je l'ai connu mieux et nul n'est plus simple que ce petit homme triste aux yeux parfois amers et parfois résignés... »

« Ce furent enfin mes films les plus récents, les plus importants aussi : *Le Chauffeur de Mademoiselle*, *Un Chapeau de paille d'Italie*, *Verdun*, *Les Nouveaux Messieurs*. Chacun de ceux-là fut réalisé dans une ambiance particulière et captivante. Que dire de la ferveur avec laquelle, tous, nous avons revécu *Verdun*. Et que dire du talent de Feyder, de son esprit, de sa maîtrise? »

« Je crois, conclut Préjean, que j'ai tourné avec tous nos plus grands metteurs en scène, c'est une chance ! — Mais non, Préjean, ce n'est pas une chance. Les grands metteurs en scène savent ce qu'ils font en engageant des artistes comme vous... »

« Et maintenant, la question de confiance, ô ministre Jacques Gaillac... Vos projets? — Je vais tourner *Fécondité*, de Zola. Ensuite, je ferai peut-être une infidélité — oh ! très courte — à l'écran français... »

Hélas ! hélas ! Si le « soldat français » songe à désertir, où allons-nous ? ... »

Sabine BERNARD-DERCSNE.

Ci-dessus : Albert Préjean, dans *Les Nouveaux Messieurs*, le film récent de Jacques Feyder. — A gauche : Préjean dans le même film, avec Gaby Morlay.

c'était tout de même presque de l'art... « Et puis, je me suis marié, je le suis encore et le restera; je n'envisage nullement les mariages et les divorces en série de mes camarades américains ! »

« ... Un jour, j'ai découvert le cinéma. Dans ma candeur naïve, je suis entré dans une école où, moyennant d'assez aimables sommes, on m'a fait répéter pendant toute une année la même scène de surprise ou d'angoisse au téléphone ! »

« Après un an de ce précieux enseignement, j'appris que Diamant-Berger recherchait un escrimeur pour une scène des *Trois Mousquetaires*. Il m'agréa et signa mon premier contrat. »

« Le cinéma m'était à ce point étranger que, lorsque je vis Simon-Girard, je le pris pour Van Daele !... C'est alors que je fus présenté à René Clair. Il me fit tourner un rôle acrobatique dans *Paris qui dort* et me réengagea pour des rôles d'importance croissante dans *Le Fantôme du Moulin-Rouge* et *Le Voyage imaginaire*. »



Constance Talmadge "capitaine" du yacht "Vénus"

Constance Talmadge

trouvé amené à frapper l'un de ses passagers, le louche Zarkis, à la suite d'insinuations outrageantes que ce dernier a émises concernant la Princesse Béatrice Doriani, présidente de la Ligne Doriani, à laquelle le bateau appartient. Le coup donné par le capitaine est malheureusement fatal.

Privé du commandement de son navire par ordre de la Princesse, qui ne s'est pas donné la peine d'enquêter sur ce cas, Franqueville, aigri par l'indifférence de celle qui l'a condamné, part pour l'Afrique du Nord et ne trouve d'autre travail que celui de contremaître de dockers dans le port d'Oran.

Pourtant, un fugitif aperçu du noble visage de Franqueville, au moment où il avait quitté les bureaux de la Compagnie, avait amené Béatrice à se renseigner, puis à regretter amèrement sa décision hâtive. Elle a suivi à Oran celui qu'elle a si mal récompensé de son loyalisme, et ne songe qu'à réparer le mal causé par sa faute.

Sans se faire connaître, elle parvient à se rapprocher de Franqueville et, lorsque celui-ci est victime d'un accident grave, elle s'installe à son chevet. Convalescent, il s'éprend de celle qui l'a soigné avec dévouement, ignorant toujours sa véritable identité.

Mais avec l'intervention inopinée de deux autres personnages, un malentendu grave surgira entre les jeunes gens et ce n'est qu'après d'autres péripéties, dont nous préférons laisser la surprise à nos lecteurs, que cette émouvante situation s'éclaircira enfin.

On comprend que le rôle de la Princesse Béatrice Doriani ait tenté Constance Talmadge. La vedette de tant de films charmants a trouvé là, pour le début de son affiliation avec les United Artists, un rôle extrêmement intéressant et qui comporte une évolution de caractère capable de tenter les plus grandes artistes.

Outre le concours de cette grande vedette, Louis Mercanton a fait appel à celui de deux des meilleurs jeunes premiers du cinéma français, Jean Murat (Franqueville) et André Roanne, qui incarne l'élégant et sportif De

Valroy. A leurs côtés nous trouverons deux excellents artistes de composition, Maxudian, dans sa saisissante incarnation de Zarkis, et Maurice Schütz, qui a le rôle du dévoué Serre, administrateur de la Compagnie Doriani. Enfin, le jeune Jean Mercanton, si naturel, si spontané, sera dans *Vénus* un petit Arabe, compagnon dévoué du malheureux Franqueville. D'autres rôles très divers sont remplis avec conscience par Baron fils, de Roméro, Charles Frank, Mariotti, Adrien Caillard, Tony Hankey et d'autres encore.

Assisté de MM. Ménessier, Cassagne, Caillard et de Vaucorbeil, Louis Mercanton, le réalisateur du film, a pour décorateur Athalin et pour opérateur-chef Burel, qui avait tourné auparavant *Les Trois Passions*, sous la direction de Rex Ingram.

La réalisation a commencé au début d'octobre en rade de Villefranche, où des scènes importantes de fêtes nocturnes ont été tournées à bord d'un yacht. C'est là qu'on a réalisé aussi les curieuses scènes d'aquaplane, qui seront l'un des « clous » du film.

Après une semaine de studio à Nice, durant laquelle furent tournés les plans rapprochés se raccordant aux scènes précédemment réalisées sur le yacht, Louis Mercanton partit avec ses collaborateurs pour Marseille, dans l'intention de s'embarquer à destination de l'Afrique du Nord. Immobilisé quelques jours par la grève des inscrits maritimes, Mercanton mit à profit ce contretemps pour tourner sur le vif les scènes de grève que comportait précisément son scénario.

En Afrique du Nord, le réalisateur de *Vénus* a tourné ensuite de nombreuses scènes dans les ports d'Oran et d'Alger, ainsi que diverses scènes finales dans le désert. Revenu à Nice, il y a repris possession du studio, où il a entamé la réalisation d'une longue suite d'intérieurs, qui sont actuellement presque terminés.

Ainsi s'achève l'exécution d'un film réunissant des éléments qui comptent assurément parmi les meilleurs du cinéma français et de la production américaine. Nous serons bientôt à même de juger des résultats obtenus

par cette intéressante collaboration, pour laquelle n'ont été épargnés aucuns des moyens qui permettent de réaliser un grand film.

LES PARTENAIRES DE CONSTANCE TALMADGE

Vénus, le film que Louis Mercanton adapte du roman de Jean Vignaud, pour les Artistes Associés, touche actuellement à la fin de sa réalisation.

Cette importante production présentera sous un aspect nouveau l'une des grandes vedettes mondiales de l'écran, Constance Talmadge. Sa brillante personnalité et son talent si souple, dont l'éloge n'est plus à faire, recevront ainsi leur consécration européenne.

A ses côtés, nous verrons dans des rôles importants deux des plus brillants jeunes premiers français : Jean Murat et André Roanne.

Jean Murat est déjà bien connu du public. Ses récentes créations de *La Grande Épreuve* et de *L'Eau du Nil*, l'ont mis en pleine lumière, et quatre années de carrière cinématographique auront suffi à faire de lui l'un des meilleurs artistes du cinéma européen.

Avant de venir à l'écran, Jean Murat avait mené une existence qui, à elle seule, constitue un véritable film d'aventures et dont le pittoresque vaut d'être retracé.

Né au pays de Cyrano, à Périgueux, Jean Murat alla terminer son éducation en Angleterre. A dix-huit ans, nous le trouvons fermier en Indo-Chine; la déclaration de guerre le surprend à Berlin, où, devenu journaliste, il représentait *Le Matin*. Placé immédiatement dans un camp de concentration, il trouva le moyen de s'en échapper au bout de trois jours, en compagnie de deux compatriotes et d'un Russe. Après une randonnée pleine de péripéties, les quatre fugitifs purent enfin, après huit jours d'émotions, atteindre la France par le lac de Constance et la Suisse.

Avant rejoint son régiment, le 23^e dragons, Murat fit la campagne de la Marne. Blessé en 1915, après quatorze mois de tranchées, il fut versé dans l'aviation, où il servit sous le commandement d'un de nos « as », le capitaine Mézergue. En 1918, une chute grave lui valut de sérieuses blessures; convalescent, il partit en mission de propagande aux États-Unis, peu avant l'Armistice.



On tourne sur le port d'Oran.

Fin 1923, Jean Murat débutait au cinéma dans *Les Yeux de l'Amé*, de Roger Lyon. Puis il tournait *La Galerie des Monstres*, *Le Stigmaté* et *Carmen*, avec Raquel Meller; et entre autres, trois films d'aviation, pour lesquels il était tout à fait qualifié : *L'Autre Aile*, *La Proie du Vent*, et *Duel*.

Dans *Vénus*, Jean Murat trouve sans doute le meilleur rôle de sa carrière, celui du capitaine de Marine marchande, Franqueville.

André Roanne est un autre favori du public français, qui a eu fréquemment l'occasion de l'applaudir, au cours de ces dernières années, dans d'excellents rôles de comédie. Né à Paris — à Montmartre, pour être tout à fait précis — en 1896, André Roanne a, lui aussi, terminé ses études en Angleterre. A la déclaration de guerre, il débutait dans les affaires comme secrétaire d'un financier, et lorsqu'il fut démobilisé, il venait de tourner ses premiers rôles cinématographiques.

Après avoir fait campagne durant les deux dernières années de la guerre dans le 105^e régiment d'artillerie, André Roanne revint au cinéma.

Après avoir tourné un rôle dans *Atlantide*, sous la direction de Jacques Feyder, il devint le partenaire de Raquel Meller dans trois grands films dramatiques : *Les Opprimés*, *Violettes Impériales* et *Terre promise*.

Les temps derniers, il est revenu à la comédie, et c'est aux côtés de Dolly Davis que le public l'a applaudi dans *Le Fauteuil 47*, *Mademoiselle Josette, ma femme*, *La Petite Chocolatière*, *La Femme du Voisin* et *Dolly*.

Dans *Vénus*, André Roanne



Constance Talmadge sportswoman est aussi une femme du monde accomplie.

interprète le rôle de De Valroy. Outre ses brillantes qualités de sportman, il affirmera ses dons d'élégance et de distinction



... dans **Vénus**

LA VIERGE FOLLE

VIEILLE histoire : elle date de la Bible. Et M. Luitz-Morat, qui a de l'érudition, ne l'a pas oubliée lorsqu'il a tourné son film tiré de la belle pièce d'Henry Bataille : il commence, en effet, par cette fable biblique, présentée sous la forme d'une allégorie, avant que l'action ne commence, de nos jours.

Deux familles se trouvent réunies à la campagne : les Amaury et les de Charance. La vie coule, agréable, douce, dans l'enchantement d'un admirable paysage. Et, au milieu de ce calme, la tempête éclate : Diane de Charance avoue à Amaury la passion qu'il lui inspire. C'est un homme mûr, marié. Il est ému, d'abord, il résiste. Mais il croit, lui aussi, aimer Diane et tous deux s'enfuient.

Et bien qu'ici les protagonistes n'aient pas l'immense appoint de la parole pour dire leur émotion, leur angoisse, la scène est criante de vérité.

Puis c'est la vie des deux fugitifs, à Londres, dans toute l'ardeur de leur jeune amour. C'est de nouveau le calme... Mais il ne saurait durer. La famille de Diane, la femme arrivent à l'improviste, et, brutalement, avec tout l'imprévu de la vie,



toute sa cruauté, le dénouement rapide finit le film sur une note tragique.

M. Luitz-Morat a voulu, pour réaliser ce film, une distribution éclatante, avec des noms que ne fasse pas pâlir celui de l'auteur. Jean Angelo a beaucoup d'allure dans le rôle d'Amaury, et Pierre Fresnay incarne intelligemment le rôle délicat du frère de la jeune fille. Emmy Lynn est une émouvante M^{me} Amaury, pleine de dignité dans les scènes pénibles. Quant à Suzy Vernon, elle a donné toute sa valeur dans le rôle de Diane de Charance qu'elle a joué avec la grâce d'une jeune fille et la passion d'une femme qui aime. Ce film lui a donné l'occasion de révéler complètement son grand talent.

Auprès de ces quatre principaux protagonistes, Maurice Schutz et Simone Judic sont parfaits.

Les intérieurs, tournés à Billancourt, ont l'appoint de décors qui semblent s'incorporer à l'action. Les extérieurs ont été faits dans le somptueux décor naturel de la Sicile.

Produit par les Films Eclair, distribué par la Paramount, ce film connaîtra le succès de public que mérite sa valeur.

D. A.



LA FEMME & LE PANTIN

COMME l'illustre Conchita de Pierre Louÿs, l'interprète de Jacques de Baroncelli est Andalouse.

Vingt fois je l'ai vue en des scènes très diverses, et vingt fois j'ai pensé que le maître romancier eût été fier et de l'artiste et du grand metteur en scène qui la dirige. Conchita Montenegro, c'est toute l'Espagne, car l'Espagne est en elle.

Souple, féline, je l'ai vu s'étendre aux pieds de son fol amoureux et s'étirer telle une jeune chatte.

Don Mateo voulait la saisir, l'embrasser.

D'un bond, Conchita était debout et jouait l'innocence.

Dans un « baile » empli de pécheurs, je l'ai vu danser le flamenco, la plus sensuelle des pantomimes.

Elle éveillait le désir, attirait les regards et s'offrait.

La danse endiablée se terminait sur un triomphe, et, satisfaite, avec une joie d'enfant, elle riait de tous.

Je l'ai vu s'injurier avec une gitane.

Et sous la lumière des sunlights, ce fut une rude bataille.

Je l'ai vu rire, chanter, pleurer, danser.

Et toujours elle était naturelle, elle était vraie.

Conchita, c'est une invraisemblable gamine, un ange et un démon, la plus pure des ingénues et la plus vicieuse des filles.

Sa jeunesse et son charme enchaînent.

Elle joue avec l'amour, prend plaisir au jeu, et fait souffrir avec une joie féroce, parce qu'elle veut connaître que l'orgueil d'être aimée.

Conchita... rôle complexe et difficile entre tous.

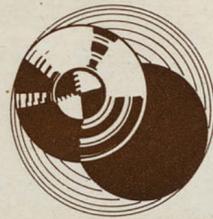
Comment s'étonner que J. de Baroncelli ait si longtemps cherché une interprète.

René GINET.

Conchita Montenegro, féline, perverse, est bien « la Femme » qui torture l'homme, le « Pantin » (rôle interprété par Raymond Destac).



LES DISQUES



Semaine d'opéra. — Grandes vedettes : Galli-Curci, Chaliapine, — ce dernier dans La Mort de Don Quichotte, de Massenet. — Car l'illustre chanteur s'est fait une spécialité des scènes funèbres. Qui ne se souvient de sa mimique, de ses cris hallucinants, au dernier acte de Boris Godounov ? Mais ces effets, intéressants au théâtre, pâlisent au phonographe.

Cette remarque, est-il besoin de le dire, ne vise aucunement le talent dramatique de Chaliapine, non plus que le timbre unique d'une voix, qui, dans un domaine plus purement musical, donne, au phonographe, d'excellents résultats.

Ceux dont les préférences vont à l'Opéra-Comique, s'ils n'ont l'oreille trop sensible, éprouveront peut-être quelque plaisir à l'audition du Chœur des Gamins de Carmen, chanté par les chœurs de l'Opéra-Comique ! Le phonographe, ce misérable, ne parvient à donner de la justesse à cet ensemble qui, au dire de mauvaises langues, se complait dans les fractions de tons encore inusités dans la musique occidentale.

Au rayon de la musique symphonique, le Trio en sol majeur de Haydn, exécuté par Corsot, Thibaud, Casals, est l'un des meilleurs enregistrements que nous ayons eu jusqu'ici grâce en partie à la précision et à la fine sensibilité des trois interprètes.

Mais que dire du Concertino pour clarinette en si bémol, de Weber, joué par la Musique de la Garde républicaine ? Déconcertant. Comme on ne saurait mettre en doute la valeur musicale de l'illustre Garde, il faut donc incriminer la mécanique. Il semble d'ailleurs que la clarinette, comme parfois aussi le cor anglais (voyez Nuages, de Debussy) ne donnent pas au phonographe, d'une façon très satisfaisante. N'y aurait-il pas moyen d'y remédier, en plaçant différemment ces deux instruments, au moment de l'enregistrement ?

ANDRÉ CEUROY.

Don Quichotte (Massenet). — La mort de Don Quichotte. — La vision de Dulcinée apparait à Don Quichotte, par Chaliapine et Olive Kline. — Gramo-D. B. 1096.

Rigoletto — Bella figlia dell'aurore (Verdi). Lucia di Lammermoor — Chi mi frena (Donizetti) par Galli-Curci, Homer, Gigli, de Luca, Pinza, Bada. — Gramo-D. O. 102.

Le Trouvère (Verdi). — Miserere - Ai nostri monti ritornamento, par Florence Austral et Browning Manmery. — Gramo - W 951.

Carmen (Bizet). — Chœur des enfants par le chœur de l'Opéra-Comique. — Gramo. -L. 662.

Trio en Sol majeur (Haydn), par Corsot, Thibaud, Casals. — Gramo-D. A. 895.

Concertino pour clarinette en si bémol (Weber) par la musique de la Garde républicaine. — Gramo - L. 658.

MACHINES A COUDRE
"EXCELSIOR"
 les plus renommées
 Choix de jolis modèles renfermant la machine. Petits moteurs électriques universels
 Prix avantageux - Facilités de paiement
 Maison princ^{ale} : 104, Bd Sébastopol, PARIS

CHEZ PLON
 Le roman des grandes existences
 22
LA VIE HEROÏQUE ET GLORIEUSE
 DE
CARPEAUX
 par
GEORGES LECOMTE
 DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
 15^F sur alfa

Columbia
 Couesnon et C^{ie}
 paris

disques phonos

Agents Généraux: COUESNON & C^{ie} 94, Rue d'Angoulême, PARIS

NOUVEAUX PRIX DES NÉGATIVES "AGFA"

A la date du 1^{er} décembre, les prix des négatives "AGFA" ont été ainsi modifiés :

Négative AGFA SPÉCIALE et EXTRA RAPIDE. le mètre 3 fr. 25
 — AGFA PANKINE (N° 2) 3 fr. 75

L'année 1928 nous a permis de faire apprécier la qualité de nos pellicules, notamment celle de notre EXTRA RAPIDE, qui joint à une rapidité très appréciée de MM. les Opérateurs et Metteurs en scène une grande douceur et une finesse de grain tout à fait exceptionnelle.

Notre nouvelle PANKINE (N° 2), en dehors de ses qualités chromatiques, évite, en outre, l'écueil de la granulation exagérée que l'on peut parfois remarquer dans certaines négatives Panchro ne portant pas la marque "AGFA"

Renseignements ou essais pratiques sur simple demande.

RÊVE D'OR
L.T. PIVER
 PARFUM SUBTIL ET PÉNÉTRANT
 EXTRAIT
 POUDRE
 SAVON
 LOTION

MANUFACTURE ROYALE DE PORCELAINES DE COPENHAGUE
 28, Avenue de l'Opéra - Tél. : Central 43-45

RÉALISATION
 du
STOCK DES CHAUSSURES DE LUXE

Par suite de mise en société **NICOLL** 4 MILLIONS de Marchandises

Il y a des pointures, toutes les hauteurs de talon, et rien de démodé

QUELQUES EXEMPLES :

Pour Dames :	FANTASIES daims, tressés argent, vernis et chevreau beige	Pour Messieurs :
CHARLES IX chevreau glacé, talon cuir.	69.90	RICHELIEU, jaune box premier choix
VALEUR.	79.90	VALEUR.
CHARLES IX escarpin et salomé satin noir et lamé argent	69.90	RICHELIEU verni.
VALEUR.	99. »	VALEUR.
SPORT MARRON, talon cuir	59.90	DERBY vachette, premier choix.
VALEUR.	89.90	VALEUR.
CHARLES IX beige, talon cubain	49.90	DERBY box, premier choix.
VALEUR.	89.90	VALEUR.
	FANTASIES daims, tressés argent, vernis et chevreau beige	
	69.90	
	VALEUR.	
	119. »	
	GENRE BOTTIER , haut luxe, toutes teintes.	
	89.90	
	VALEUR.	
	139. »	
	Pour Messieurs :	
	RICHELIEU, semelle crêpe.	
	69.90	
	VALEUR.	
	99. »	
	RICHELIEU, semelle cuir	
	69.90	
	VALEUR.	
	99. »	

58, RUE CAUMARTIN (Métro Saint-Lazare) — CARREFOUR CHATEAUDUN — 39, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE — 51, RUE DU CHATEAU-D'EAU 42, RUE DU FAUBOURG-DU-TEMPLE (ouvert le dimanche) — 79, RUE CROZATIER (ouvert le dimanche) — 314, RUE DE VAUGIRARD (ouvert le dimanche) 185, RUE DE VAUGIRAUD-PASTEUR (ouvert le dimanche) — 1, RUE D'ALÉSIA — 48, GRANDE-RUE, Asnières.

Expédition en province contre mandat-poste (plus 5 francs pour frais). — S'ADRESSER : 185, RUE DE VAUGIRARD.



FLORENCE VIDOR. — Cette grande artiste est la partenaire d'Emil Jannings, dans *Le Patriote*.

RÉDACTION - ADMINISTRATION :

138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)

Téléphone : Élysées 72-97 et 72-98

R. C. Seine 233-237 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les abonnements partent du 1^{er} et du 3^e jeudi de chaque mois

TARIF DES ABONNEMENTS :

	FRANCE	ETRANGER :	Grande-Bretagne et Colonies anglaises (sauf Canada), Irlande, Islande, Italie et colonies, Japon, Norvège, Pérou, Suède, Suisse : 3 mois, 10 francs ;
3 mois	12 fr.	(tarif A réduit) : 3 mois, 17 fr. 6 mois, 32 fr. 1 an, 62 fr.	6 mois, 37 fr. 1 an, 72 fr.
6 mois	23 fr.	(tarif B) : Bolivie, Chine, Colombie, Dantzig, Danemark, Etats-Unis,	
1 an	45 fr.		

LA PUBLICITE EST REÇUE

138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)

et au BUREAU DE PROPAGANDE CINÉMATOGRAPHIQUE : 56, Rue du Fg Saint-Honoré, Paris

SERVICES ARTISTIQUES DE "CINÉMONDE"

ETUDES PUBLICITAIRES :

138, Avenue des Champs-Élysées, Paris (8^e)

Le Gérant : DURET.

NÉOGRAVURE-PARIS